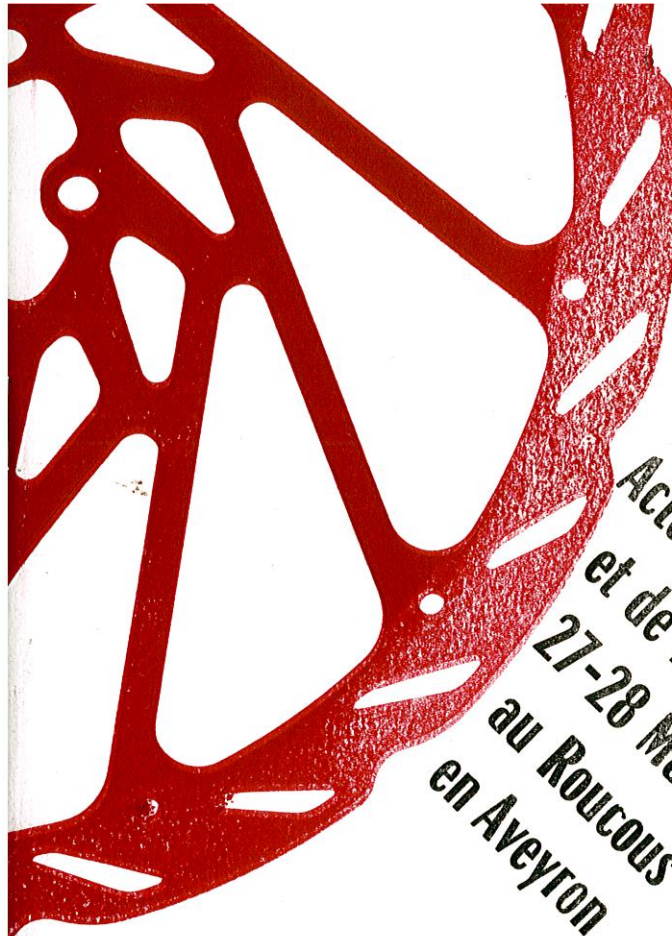




Actes des journées d'échange
et de recherche des LVA
27-28 Mai 2022
au Roucoux
en Aveyron

**DES PRATIQUES
ARTISANALES
DANS UN MONDE
EN DÉRIVE
INDUSTRIELLE**



Comité de rédaction : Julia, Sarou, Raphaël, Jean-Luc
(membres du GERPLA).

Relecture : Sarou

Mise en page : Vincent, vi-zual.fr

Imprimé à l'**Atelier de la grotte graphique** dans le Tarn

Note sur les choix d'écriture :

Il a été décidé au sein du comité de rédaction de laisser à chaque auteurice le choix de la forme d'écriture pour le ou les textes dont iel est à l'origine. Ainsi, vous trouverez au fil de cet ouvrage différentes formes se succéder : parfois le féminin l'emporte, parfois le masculin, parfois des formes neutres ou inclusives sont privilégiées et parfois une alternance entre ces différents procédés se retrouve au sein d'un même texte. Puisqu'il s'agit d'un écrit collectif, le but de ce choix était de respecter la volonté de chacun-e tout en laissant libre cours à l'expérimentation.

Crédits des illustrations :

La carte du réseau du Roucouis a été dessinée
par Solange, membre du Roucouis.

Les photos présentes dans ces pages ont été prises tout au long
des Rencontres par Benoît et Yves, membres du GERPLA.

GERPLA

secretariat@gerpla.fr – www.gerpla.fr

Siège Social : Le Puy Basset 15140 FONTANGES

Actes des journées d'échange
et de recherche des LVA
26-29 Mai 2022
au Roucous en Aveyron

**DES PRATIQUES
ARTISANALES
DANS UN MONDE
EN DÉRIVE
INDUSTRIELLE**

SOMMAIRE

- p. 7 INTRODUCTION**
- p. 12 JOURNÉE DES PORTEUR·EUSES
DE PROJET : L'ASSEMBLÉE UTOPIQUE
DES REPTILES ACCUEILLANTS**
- p. 23 PRÉSENTATION DU THÈME ET DES ATELIERS**
- p. 26 CULTIVER LES RÉSEAUX DE L'ACCUEIL :
LES LVA COMME « ARTISANS DU TERRITOIRE »**
- p. 37 PSYCHOTHÉRAPIE ET
PÉDAGOGIE INSTITUTIONNELLE**
- p. 57 UNE PAROLE JUSTE, DE TEMPS
EN TEMPS, A DES EFFETS**
- p. 62 LA PLÉNIÈRE**
- p. 67 LE « OFF » CHRONIQUE D'UNE
INVITE À LA DÉAMBUL'ACTION**
- p. 72 EN CONCLUSION : ZADEP (ZONE
ARTISANALE D'EXPRESSION POLITIQUE)**
- p. 81 ANNEXE 1 : EXTRAIT DU TEXTE
LE SYSTÈME FRANÇAIS**
- p. 89 ANNEXE 2 : BIBLIOGRAPHIE**
- p. 98 ANNEXE 3 : PROCHAINES JOURNÉES
D'ÉCHANGE ET DE RECHERCHE DES LVA**



UN CADRE CHAMPÊTRE PROPICE AUX ÉCHANGES

À l'occasion de son trentième anniversaire, le Roucous¹ accueillait les rencontres du Groupe d'échange et de recherche pour la pratique en lieu d'accueil (GERPLA)². Retour sur ces journées par un participant de l'association Relier³ investi dans la préparation.

Ascension 2022, le Viala-du-Tarn, Aveyron. Plus de 150 personnes se retrouvent quatre jours durant au lieu de vie et d'accueil (LVA) du Roucous pour prendre du temps ensemble, échanger sur leurs projets, se former et débattre d'une des questions à l'origine des LVA : comment faire face à l'instigation de modes de fonctionnement de plus

en plus hiérarchisés, standardisés et déshumanisés dans le secteur de l'accueil social et thérapeutique ?

L'atmosphère est détendue sur les canapés du « bar à parlote », le « off » de ces rencontres, mais l'attention aussi soutenue dans les plénières que dans les ateliers témoigne de l'exigence et de l'engagement des participant·es, des porteur·euses de

1. <http://www.leroucous.fr>

2. <https://www.gerpla.fr>

3. <http://www.reseau-Relier.org/Qui-sommes-nous>

projet de LVA, comme des ancien·nes qui n'ont toujours pas décroché. Sont aussi présent·es des membres actif·ves du Dépanneur, l'épicerie associative du village, la Table du Lieu-dit qui régale les convives ou encore les Georges du Tarn, la fanfare locale. De nombreux·ses bénévoles se sont mobilisé·es pour ces rencontres, qui en appellent à l'autogestion collective pour le service, la vaisselle ou les propositions d'animations.

DES STRUCTURES SOUPLES FONDÉES SUR LE « VIVRE AVEC »

Les LVA sont de petites unités animées par des permanent·es, salarié·es d'associations ou indépendant·es, au service de personnes en grande vulnérabilité avec lesquelles ils et elles construisent, dans le cadre des activités quotidiennes, des projets de vie. Dans chaque lieu sont accueillies trois à dix personnes confrontées à des formes diverses de difficultés sociale et psychique. Développés dans les années 1970, les LVA proposent une alternative au placement en établissement médicalisé et/ou en famille d'accueil. Ce qui caractérise les LVA,

c'est la prise en compte de la singularité de chacun·e au sein d'un lieu collectif à taille humaine. En provenance des services de l'aide sociale à l'enfance, de la santé, de la psychiatrie et de la justice, les demandes à leur égard dépassent le nombre de places disponibles, d'après la Fédération nationale des lieux de vie et d'accueil⁴. Près de 500 LVA sont recensés en France dans l'« Officiel des lieux de vie »⁵, soit environ 3 000 places, contre près de 85 000 en familles d'accueil pour les mineur·es seul·es en 2021.

Les modalités et conditions d'accueil sont négociées avec les institutions partenaires. Elles sont adaptées selon les besoins et souhaits des personnes accueillies ou de leurs proches ; la durée de séjour varie de quelques jours à plusieurs années. Quoique déclinée différemment par chaque équipe, la « permanence » reste un principe fort : vivre aux côtés des personnes accueillies, afin de tisser des relations et un cadre de confiance nécessaires à leur (re) construction après des événements traumatiques (perte, rupture, accident, violences, carences éducatives ou de naissance,...) ou d'autres aléas de la vie. Du fait de leur caractère expérimental, Les LVA ont

4. <http://www.fnlv.org>

5. <http://www.ldva.essonne.fr> – répertoire national tenu par la mission dédiée de la prévention et de la protection de l'enfance de l'Essonne.

longtemps évolué dans une marge réglementaire floue. La loi de 2002 relative au secteur médico-social en France leur a donné un cadre juridique, mais leur fonctionnement demeure fragile.

UN AVANT-GOÛT DU CONTENU

Jean-Luc Minart, formateur en travail social et ancien éducateur, impliqué au Roucous, écrivait dans le texte d'invitation aux rencontres : *« Protocoles, normalisation et numérisation ont progressivement conduit à des formes d'industrialisation de la relation humaine, portant érosion au lien social et doutes aux professionnels qui en prennent soin. Ainsi, l'école, tout comme l'hôpital, la culture, l'agriculture, l'écologie ou le médico-social se sont industrialisés [...] Mais comment s'organiser collectivement ? Comment construire les conditions de la résistance aux virus, aux menaces climatiques, à la folie des hommes et des institutions ? Les petites structures comme les LVA, habituées au « vivre avec », sont-elles mieux loties ? »*

Ce thème s'est décliné à travers trois ateliers : un premier traitait des caractéristiques artisanales du soin et de l'accueil. Il a été animé par des membres du diplôme universitaire (DU) de psychothérapie institutionnelle et de psychiatrie de secteur de l'Université de Paris qui ont confectionné en direct un petit journal sur ces sujets avec les participant-es. Avec le concours de Pierre Eyguesier, auteur de *Psychanalyse négative*, le deuxième atelier était consacré à l'importance du langage et du choix des mots (vivre avec, liberté de circuler, polyvalence, soigner le lieu...) pour exprimer la spécificité des LVA et résister à l'industrialisation. Enfin, à l'initiative de l'association Relier, le troisième a abordé la question des réseaux existants et à construire autour de ces lieux. Nous participions en tant que partenaires engagés sur les questions d'accueil rural collectif et solidaire. L'atelier s'est appuyé sur une enquête dont quelques enseignements et expériences sont présentés dans le webdocumentaire « Escales sociales »⁶.

Lors de la plénière de clôture, plusieurs des interventions soulignaient l'importance de trouver des manières de tenir des positions

6. <http://www.reseau-Relier.org/Enquete-et-webdoc-Lieux-d-accueil>

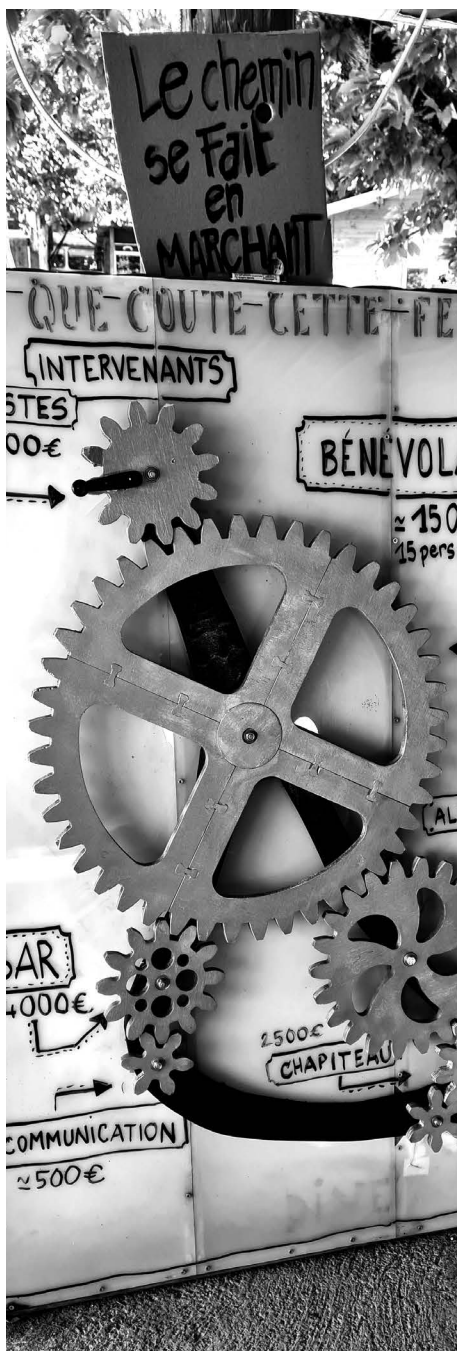
collectives face aux exigences administratives des autorités de tutelle et à la reconnaissance insuffisante des LVA, sans mettre en péril l'existence des lieux ni le bien-être des personnes accueillies.

PETIT SUR LA FABRICATION DE CES ACTES

À l'issue de cette édition des Rencontres, un groupe de volontaires a été mandaté par le comité de coordination pour la confection de ces actes : *voir l'ours page 2 pour sa composition.*

Ce groupe s'est réuni 5 à 6 fois à distance, sous l'impulsion de Julia, coordinatrice du GERPLA, en tentant de se répartir collecte des matériaux, déchiffrement des prises de notes, (ré)écriture, recherche d'illustrations, relectures, corrections, mise en page et suivi de l'impression. L'ambiance était bonne, le travail plutôt stimulant. Mais cela nous a quand même pris un peu de temps (9 mois). Le résultat est l'objet que vous tenez entre les mains. Bonne lecture !

NB : ce texte est une reprise d'un article paru dans le N°492 de la revue Transrural initiatives, en septembre 2022.
<https://www.transrural-initiatives.org>



JOURNÉE DES PORTEUR·EUSES DE PROJET : L'ASSEMBLÉE UTOPIQUE DES REPTILES ACCUEILLANTS

Julia et Simon

Une tradition est désormais ancrée au sein des Journées d'échange et de recherche du GERPLA : dédier spécifiquement une journée à l'écoute et au soutien des porteurs et porteuses de projets de lieux d'accueils. Ce temps, qui ouvre les Rencontres, s'articule autour de la présence volontaire de représentant·es de LVA existants, souvent des membres plus ou moins actif·ves du GERPLA, et de celle, curieuse, en quête de réponses, de personnes qui veulent se lancer dans la folle aventure de l'Accueil.

Vous avez dit porteur·euse de projet ? Personne physique ou morale qui est à l'origine de la conception et de la définition d'un projet, qui assure la réunion de diverses ressources qui font déboucher le projet sur une mise en œuvre concrète et sur le démarrage des activités. Les ressources qui sont réunies par un·e porteur·euse

de projet sont d'ordre humain, matériel, technique, financier, stratégique et juridique.

Depuis plusieurs années, aucun·e intervenant·e extérieur·e au réseau des LVA n'enseigne, n'expose, ni n'inculque durant cette journée. Une volonté se dessine de cette habitude prise : celle de s'appuyer sur un savoir global, populaire, interne aux LVA et aux personnes qui les font vivre. Puisque la loi est souvent floue et forcément lacunaire, nulle possibilité de trouver des expert·es·es. Il s'agit de se baser sur l'expérience de chacun·e et le savoir empirique qu'ils en ont tiré. Qu'on nomme cela pair-aidance (voir encadré) ou autogestion, la réalité reste la même : il s'agit d'une réunion de personnes avec toutes sortes de savoirs, qui se posent parfois autant de questions que les néophytes et qui

comptent sur les autres autant que sur elles-mêmes. Il y a de toute façon autant de vérités que de lieux d'accueil et de départements, autant de possibles que de projets à naître. Il serait aisé, bien que nécessitant du travail, d'éditer un « Guide de montage d'un LVA ». Mais un tel ouvrage serait partiel, orienté et orientant, inadapté selon le terrain. Nous privilégions donc les échanges oraux, les vérités à l'instant T, défenseur·euses d'un savoir vivant, partagé, qui naît de la rencontre et évolue sans cesse, de la beauté, du sur-mesure, du cousu-main... Ne serait-ce pas un peu artisanal, tout ça ? Se joue lors de ces

journées un rapide compagnonnage entre travailleur·euses du lien social, pour transmettre et apprendre l'adaptabilité, l'écoute, le prendre soin. Pour se forger, pour apprendre à affûter et entretenir des outils spécifiques. C'est une véritable boîte à outils (pratiques, philosophiques, légaux...) qui est élaborée et partagée là, durant ces rencontres. Pas de mode d'emploi ni de marche à suivre toute faite, afin que chacun·e, quelques jours plus tard, avec sa petite mallette sous le bras, s'en reparte dans la direction qui lui semblera la bonne et à son allure propre.

La notion d'aide, d'entre-aide par les pairs, de pair-aidance n'est pas nouvelle. On peut la rencontrer historiquement dans l'accompagnement lié à la santé mentale et cette dernière s'élargit désormais à un large champ, incluant notamment les domaines du social et du médico-social. Elle fait également écho à la tradition du compagnonnage, caractéristique de l'artisanat et présente de longue date dans la boîte à outils gerplaienne.

On entend par pair-aidance le fait de trouver un soutien au travers de personnes ayant déjà traversé une situation de vie particulière. Elle se fonde sur le partage de l'expérience de chacune et de chacun. La personne en recherche échange avec les autres sur la compréhension de sa situation et la recherche de solutions aux problèmes qu'il rencontre.

Dans le champ qui nous intéresse ici, les personnes rencontrées cherchent à fonder un LVA ou trouver des solutions face à un

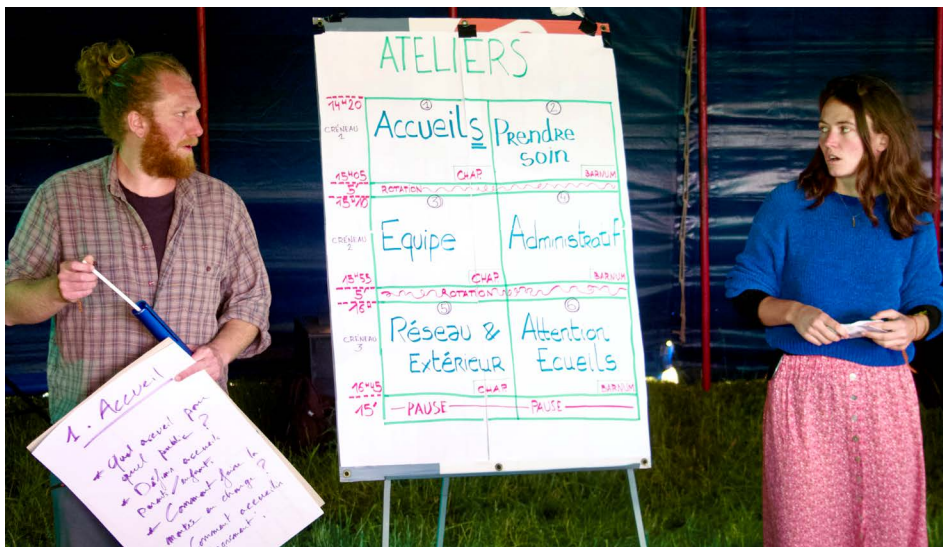
blocage, une situation, un changement. Les porteur·euses de projet peuvent avoir le sentiment d'être seul·es avec leurs ressentis. Iels peuvent aussi se trouver démuni·es pour faire face aux exigences administratives. Dans ces situations, échanger avec des personnes qui vivent une expérience équivalente ou qui l'ont vécue par le passé peut être d'une grande aide.

Partager son vécu avec d'autres permet d'offrir à la fois du soutien et une source d'espoir. Cela donne aussi l'opportunité de valoriser son expérience et les savoirs acquis, en lien avec le montage d'un projet ou le vécu de travailleur·euses en LVA.

Cela replace également la notion d'accompagnement dans une forme d'horizontalité où aidant·e et aidé·e peuvent partager un vécu commun, construire une aide mutuelle, par le fait même de cette rencontre. Lors de la journée des porteur·euses de projet en préambule des journées du GERPLA, les animateur·rices de ce moment font le choix de jouer le rôle de faciliter la parole et de simplement mettre un cadre permettant la rencontre des pairs.

Les fameux dinosaures du GERPLA, qui tiennent leur boutique ainsi que la barre du radeau-réseau depuis bien des années, sont aux premières loges pour partager leurs connaissances du système, leurs conseils et mises en garde. Mais surtout, iels incarnent et rappellent l'utopie fondatrice et les grands courants de pensée structurant le mouvement d'accueil ayant abouti aux LVA en passant par les tentatives, les structures d'accueil non traditionnelles et autres

écoles expérimentales. Dans l'assemblée amphibio-reptilienne se trouve également une cohorte de lézards, œuvrant dans des lieux d'accueil moins anciens, créés dans un contexte qui laissait déjà moins de place à l'utopie. Ceux-là ont souvent fait l'école d'«éduc», sont rodés à l'administratif, au droit, férus d'organisation du travail, de supervision et de cohésion d'équipe. Ce sont aussi ces mêmes lézards qui reprennent les lieux des dinosaures s'en allant en retraite et les



transforment progressivement, actualisant les luttes et les réalités. Enfin, au détour d'une table ronde, d'un gradin sous chapiteau ou d'une discussion informelle au bar, se croisent quelques individus plus discrets, varans, tortues cistudes et autres tritons crêtés. De drôles de bêtes qui ne sont pas, à proprement parler, des LVA et qui, en bricolant, contribuent à diversifier et réinventer les manières d'accueillir. Ou encore des personnes qui ne sont pas directement dans l'accueil (comme si cette phrase avait un sens, on s'accueille toustes les un-es les autres, non ?), mais plutôt issues des mondes de l'éducation populaire ou de l'environnement, de la paysannerie, du socio-culturel... Ceux-là enrichissent les journées de leurs

regards déportés et éduquent (au sens étymologique de conduire hors, au-delà) les participant-es et leurs débats.

Une volonté de fluidifier, de faciliter cette confluence apparaît nécessaire. Les échanges peuvent réunir une vingtaine de porteur-euses de projet (PP) et une quarantaine de membres de LVA existants, et il n'est pas donné de trouver l'équilibre pour que chacun-e ait la place de s'exprimer, aussi bien les expérimenté-es pour partager leur savoir que les néos pour s'en nourrir, selon leurs besoins respectifs. De plus, le partage est circonscrit dans le temps : seulement sept petites heures pour aborder la création et la gestion (la vie ?) d'un

LVA. Cela ne pourra être que partiel. Mais pour limiter la frustration, autant tenter l'efficacité. Au vu de la densité du programme, la facilitation est également mise en place pour tenter de limiter la fatigue. La construction structurée, tout au long de la journée, favorise un cadre tenu, à l'intérieur duquel se jouent les possibles. Ce cadre est important aussi pour rester attentif·ves à la répartition de la parole, selon le genre, l'âge, l'aisance naturelle

ou acquise, le statut de l'intervenant·e, etc., afin que l'on s'entende et que l'on s'écoute. Autre outil de fluidification, au sein des ateliers, il est demandé de désigner trois personnes ressources : un·e maître·sse du temps (chargé·e de faire respecter le cadre horaire), un·e scribe (chargé·e de prendre des notes) et un·e rapporteur·euse (chargé·e de réaliser la restitution synthétique des échanges lors de la plénière de fin de journée).

Un·e facilitateur·rice (chargé·e de faire circuler la parole de manière fluide) peut être aidé·e si chacun·e garde en tête la règle suivante : avant de prendre la parole en assemblée, je me pose trois questions.

- Est-ce que j'ai déjà parlé ? Si oui, beaucoup ?
- Est-ce que je fais avancer le débat ? (attention à ne pas répéter ce qui aurait déjà été dit ou à être hors sujet)
- Est-ce que je suis seul·e à pouvoir dire ça ? (en attendant quelques minutes, une autre personne, qui a moins parlé, dira peut-être ce que je voulais dire)

DÉROULÉ

Cette journée 2022 s'est structurée ainsi : après un petit discours d'introduction des deux facilitateur·rices, un temps d'échanges en binômes porteur·euses de projet (PP)/reptiles (les permanent·es de LVA si vous suivez), aléatoirement

formés, a ouvert les ateliers, afin que les participant·es commencent à faire connaissance, nouent des liens et ouvrent la parole.

Ensuite, pour que les participant·es se repèrent les un·es et les autres, un tour de parole au sein de

l'assemblée a été organisé. Il s'agissait de se présenter en donnant quelques indications : définition rapide du public et des modalités d'accueil réels ou imaginés, stade de concrétisation, département d'implantation (on sait combien c'est important pour la définition et l'aboutissement dudit projet...). Durant ce tour, les PP avaient également pour consigne de confier leurs interrogations, les questions avec lesquelles iels étaient venu·es à ces Rencontres. C'est à partir de ces questions, notées sur un tableau, que les ateliers ont ensuite été structurés.

Une douzaine de questions ont émergé, dont voici quelques exemples. Par où on commence ? Quel accueil spécifique pour quel public ? Comment faire des accueils parents/enfants ? Comment organiser la montée en charge progressive ? Comment accueillir sans « agrément » ? Comment prendre soin de soi, de l'équipe, du lieu, pour pouvoir prendre soin des accueilli·es ? Quelle supervision choisir, dès le montage ? Quel rôle prendre au sein de son territoire ? Etc.

Le recouplement de ces questions a permis de faire émerger 6 grands thèmes, qui ont donné naissance aux 6 ateliers de l'après-midi, au sein desquels

les participant·es se sont réparti·es en petits groupes : Accueils/Administratif/Attention écueils/Équipe/Prendre soin/Réseau et extérieurs.

Chaque participant·e pouvait assister à trois ateliers de son choix (oui, il fallait choisir et donc renoncer, une torture !), qui ont duré 45 minutes chacun. Les groupes ont rejoint les espaces mis à disposition par le Roucous à cette festive occasion : le grand barnum utilisé pour les repas, le beau (mais sonore) chapiteau d'anniversaire et le hangar du Roucous, lieu d'accueil pérenne des groupes du PAJ¹. Les transmissions et partages ont été menés avec animation, entrecoupés régulièrement par le gong de l'équipe facilitatrice annonçant les changements d'ateliers.

En fin de journée, un dernier gong a annoncé la tenue d'une restitution en plénière afin de clôturer les ateliers. Tous·tes les participant·es se sont rassemblé·es sous le chapiteau pour écouter les rapporteur·euses faire leur travail, afin de glaner l'essence de ce qui s'était échangé dans chaque atelier. Quelques questions ont suivi les restitutions, puis un mot de clôture final a été prononcé par les facilitateur·rices, remerciant et donnant des pistes de réflexion pour plus tard, le programme du lendemain, les

1. PAJ : point accueil jeunesse, un agrément obtenu jadis par le Roucous, qui lui permet d'organiser des accueils de groupes, des activités artistiques et tout un tas de choses chouettes, en plus du LVA.

différents outils mis en place par le GERPLA (banque de documents, cartographie participative) à destination des PP. Et l'on s'est quitté·es là-dessus, forcément un peu frustré·es et un peu fatigué·es, un peu enjoué·es et un peu effrayé·es, en se souhaitant bonne route jusqu'à l'année prochaine.

ÉCUEILS ?

L'exercice du retour d'expérience critique a posteriori, bien qu'un peu rébarbatif, a sa petite utilité.

Rédigé dans une visée interne, pour l'organisation des prochaines journées de porteur·euses de projet, il est mis ici à disposition de toute personne se lançant dans l'organisation de rencontres humaines, professionnelles ou de quelque ordre que ce soit, à toutes fins utiles...

Nous sommes très heureux·ses de la manière dont la journée s'est déroulée et les retours des participant·es ont relevé beaucoup de points positifs.

QUELQUES NOTES DES PARTICIPANT·ES DONNANT LEUR RESSENTI DE LA JOURNÉE ÉCOULÉE :

LES +

- ✿ Échanges et infos/esprit de dialogue
- ✿ Découvrir la diversité des lieux (x2)
- ✿ Les retours d'expérience de chacun·e (x2)
- ✿ Rencontre avec les dinos
- ✿ L'ouverture
- ✿ Organisation cool et efficace/organisation de la journée et rythmicité
- ✿ Les échanges en ateliers
- ✿ L'intelligence collective et les petits outils d'orga/écoute dans les groupes
- ✿ La rigueur souple des temps définis
- ✿ Le cadre (vue, gens, poésie du lieu) et notre philosophie commune

JE REPARS AVEC :

- ⚙️ Plein de nouvelles questions !
- ⚙️ Plein d'envie et d'énergie
- ⚙️ Des éléments importants des ateliers
Prendre soin + Réseau + Écueils
- ⚙️ De la reconnaissance
- ⚙️ Des envies et des idées
- ⚙️ Beaucoup d'espoir sur la faisabilité de notre projet
- ⚙️ Des infos utiles
- ⚙️ La tête remplie et le cœur léger
- ⚙️ Le plaisir de sentir le bouillonnement d'une
jeunesse de porteur·euses de projets

LES -

- ⚙️ Groupes trop grands (x2)
- ⚙️ Perte de qualité pendant les restitutions
- ⚙️ Certaines personnes aux trop longues prises de paroles
- ⚙️ Très intense en infos pour une première approche
- ⚙️ Le bruit du vent dans la bâche/le vent frais
- ⚙️ Thèmes trop longs dans certains ateliers
donc manque de temps

Pour faire écho à ces ressentis négatifs, voici quelques unes de nos réflexions et pistes d'amélioration.

Synthétiser les questions des porteur·euses de projet en thématiques générales d'ateliers était nécessaire pour rentrer dans un cadre horaire défini. Mais cela a été fait de manière trop drastique : on a perdu

de la nuance et donc appauvri des problématiques ; entraînant un traitement trop superficiel pour un temps donné trop court. On a aussi trop concentré, pour rentrer dans nos six ateliers prévus, alors qu'au vu du nombre de participant·es, il aurait fallu prévoir plus d'ateliers. Nous nous sommes en effet retrouvés avec des groupes

d'une vingtaine de personnes, alors que nous imaginions des effectifs tournant autour d'une douzaine d'individus. Cela aurait aussi permis d'avoir des groupes moins grands, facilitant la circulation de la parole et les échanges intimistes. Note pour nous-même : retenir que la journée des PP attire beaucoup de monde !

Prendre en compte aussi la fatigue qu'occasionne ce genre de journée. Lorsqu'il a fallu choisir entre des ateliers, les un·es et les autres exprimaient leur frustration. Mais il n'y en a plus eu trace sur les retours de fin de journée, laissant place à la densité des échanges, l'intensité des informations. Finalement, choisir c'est s'épargner un peu de fatigue. Enfin, les temps de pause sont importants, pour redonner de la motivation, de l'entrain. À ne surtout pas négliger et à faire intervenir au bon moment !

La fatigue a aussi eu un impact sur le temps final de restitution plénière. Après les présentations des rapporteur·euses, peu de questions ont été posées, peu d'interactions. Il n'y

avait plus vraiment la flamme... Il y a donc quelque chose à retravailler sur la question de la restitution, tant sur la qualité d'écoute que sur la performance synthétique et rhétorique du/de la rapporteur·euse. Une autre forme de restitution est à inventer et des pistes sont creusées pour l'année prochaine.

Enfin, il semble important de récupérer immédiatement les coordonnées des scribes (auto)désigné·es pour avoir accès à leurs écrits. Les scribes étaient chargé·es d'envoyer leurs notes par mail, après les avoir mises « au propre », dans l'idée de les utiliser pour la rédaction des Actes des journées. Mais sitôt parti·es des Rencontres et retourné·es dans un quotidien prenant, les scribes ont eu vite fait d'oublier ces écrits... D'où l'importance de pouvoir relancer ces personnes. Puisque nous n'avons pas pu retrouver les notes des ateliers cette année (sauf un, ci-après), le contenu des échanges est assez peu retranscrit dans cet ouvrage. Si vous en êtes frustré·es, il faudra participer aux prochaines rencontres. Et s'investir d'une mission de scribe pédagogue et transmetteur·rice.

RESTITUTION DE L'ATELIER “LES ÉCUEILS”

*[Les parties **en gras** ont été mises en exergue par la personne qui a restitué cet atelier]*

La première pensée qui émerge, c'est l'idée que **les erreurs sont nécessaires** pour bricoler, cheminer, construire. **Puisqu'il s'agit d'accueillir autrement, nous essayons, nous tentons, nous risquons. Avoir le goût du risque est un préalable nécessaire pour construire un LVA.** Les erreurs sont parties prenantes du processus de création et de vie d'un LVA.

Les points de vigilance qu'il faut avoir peuvent se recouper en trois thématiques : la **construction d'un espace réel et symbolique lisible**, l'importance de **penser des modes de répit pour les permanent-es**, la nécessité de construire des **lieux de parole**.

D'abord émerge la question de la construction d'espaces qui délimitent, pour les permanent-es comme pour les accueilli-es, des zones privées, intimes et des zones collectives. Il faut **penser ces espaces en fonction de ses besoins, de sa famille, pour vivre dans l'endroit en étant à l'aise**. Il est plus difficile de vivre dans un endroit que l'on n'a

pas pensé. De même, les types d'accueils, de pathologies, conduiront à penser l'espace différemment. **Les accueilli-es n'ont pas choisi la vie collective et il faut leur réserver des espaces de tranquillité, d'intimité.** Les accueils parents-enfants par exemple, nécessitent un espace intime pour que le lien familial, maternel ou paternel se crée à l'abri des regards. Cette question d'espace, de limites, nous a mené-es à la question du croisement des vies professionnelles et personnelles. Délimiter les espaces clairement est aussi un moyen de **préserver sa vie intime et ses proches de la préoccupation permanente du lieu d'accueil**. **L'éducation de ses propres enfants dans un lieu collectif d'accueil d'autres enfants est une question singulière**, subjective, à laquelle chaque parent en jeu répondra différemment. Néanmoins, les variables de l'âge des accueilli-es, de leur profil, du type d'accueil amènent à penser cette question de manière différente. Un film de la FNLV donne témoignage d'expériences d'enfants de permanent-es². Ensuite, la capacité des permanent-es à prendre du repos, à se ménager des temps de répit, est un problème qui se pose de manière récurrente et singulière. **Il ne faut pas imaginer être**

2. Lien vers la vidéo en question : <https://www.youtube.com/watch?v=9HITiRnXduo>



irremplaçable. Il est nécessaire, par moments, de penser à soi et à ses proches. Le risque est de s'épuiser à la (si vaste) tâche. **Si on parvient à garder son équilibre, on est alors plus à l'écoute, plus disponible.** Il est **nécessaire de savoir dire non, à la fois à un accueil,** mais aussi aux autres permanent-es. Il faut faire confiance aux collègues et se ménager. Pour cela, un LVA propose le **droit à la déconnexion.** Certaines expriment la **nécessité de partir du lieu, de changer d'espace pour déconnecter physiquement.** Pour d'autres la question du vivre avec est une nécessité politique, philosophique. La question de ne pas se faire happer par le lieu reste primordiale. L'un des outils mis en place est le fait **d'ouvrir les lieux d'accueils vers l'extérieur, d'éviter l'entre soi, de s'entourer.** La spontanéité des rencontres peut être préservée.

Enfin, la parole, à la fois celle qui est dite et celle qui est entendue, a une place importante dans un LVA. Il s'agit de **construire des espaces de parole efficaces, des moyens de communication au quotidien fiables et adaptés à chacun-e.** Dans un lieu de vie, nous travaillons ensemble, nous cohabitons, nous devenons ami-es... Des **enjeux relationnels** émergent à plusieurs niveaux. Il s'agit de pouvoir **les mettre en mots au quotidien et dans des temps de supervision.**

Nous avons conclu sur le fait qu'il s'agit de points de vigilance et qu'il faut que chaque LVA construise de manière singulière des réponses, des outils. **Prendre les conseils, les avis d'autres LVA mais garder sa propre manière de répondre, en adéquation avec les personnes qui cheminent dans le projet, sa philosophie, sa visée sociale et politique.**

PRÉSENTATION DU THÈME ET DES ATELIERS

Jean-Luc

Dès leurs origines (1960-1970), les LVA se sont constitués en prenant position : choisir d'œuvrer pour une amélioration de la vie, du vivre-ensemble, du travailler-ensemble, notamment par la solidarité pour les exclus, l'aide, le soin, l'éducation. C'est que se faisaient déjà cruellement sentir les (mauvais) traits de l'évolution capitaliste vers une société individualiste, de consommation, d'épuisement des ressources, de mondialisation, d'effacement des singularités. Évolution dans laquelle le mode de production industriel est central. L'industrie ne fait pas que détruire la planète, elle instille ses mécanismes dans les corps vivants, dans les corps sociaux, dans les esprits. N'arrivant pas à vivre et travailler dans ce monde, les pionniers des LVA ont initié des mouvements dans le but de se sauver. Le terme « se sauver » est ici à comprendre dans ses deux sens : afin de ne pas succomber dans cette société aux antipodes de leurs principes, et pour cela, d'y échapper physiquement, de s'en extraire, pour vivre relativement cachés dans les sous-bois,

dans la marge, souvent rurale. Ils ont pris position dans ces sous-bois en achetant une grange isolée ou pour ceux qui en avaient les moyens, des châteaux en Sologne. Position qui a longtemps suffi, moyennant des habiletés stratégiques et diplomatiques, de la chance aussi, pour doser les relations avec, contre ou sans le rouleau compresseur, les moissonneuses-batteuses de la grande plaine.

Nous sommes 20 ans après la loi de 2002 qui a fixé et figé une forme appelée LVA. Plutôt pas trop mal fixée cette forme, puisque l'essentiel des revendications de l'époque a été repris, permettant une certaine quiétude du sous-bois. Mais dans la plaine, l'industrie a continué son déchaînement avec les hoquets de plus en plus rapprochés de ses effets et de ses ratés. C'était déjà perceptible lorsqu'on fêtait les 20 ans du Roucous ici même, avec le GERPLA, sous chapiteau aussi. Mais ce qui a nettement changé aujourd'hui, c'est le consensus assez large pour dire qu'« on va droit dans le mur ». On le

sait, mais on n'y croit pas toujours ; on le sait, mais on le fait quand même. Ce qui a changé nettement pour nos métiers de l'humain, c'est l'entrée massive du mode industriel dans les dispositifs de soin et de solidarité via la normalisation, la numérisation, l'évaluation, le projet. Un projet sans objet et sans sujet. Un seul exemple : la tarification à l'acte, qui transforme l'hôpital en entreprise de production de soin. Réforme conduite en 2006 par Jean Castex, qu'on appellera plus tard pour être premier ministre en temps de crise sanitaire !



Les positions prises à l'époque pionnière des LVA sont devenues inconfortables, elles demandent de plus en plus de compromis, de compromissions. Les moissonneuses-batteuses sont dans la clairière, dans la châtaigneraie, dans la chênaie. Intuitivement les

LVA se vivent comme dispositifs artisanaux. **Mais l'échoppe du cordonnier est maintenant dans la galerie du centre commercial.** Il s'agit donc de tenir encore position, plutôt de re-tenir position, puisque tenir position était déjà la posture de Deligny en 1968.

Pour essayer de mettre des mots sur ce re-tenir, nous proposons pour ces jours de rencontre de travailler l'opposition, la dialectique entre industrie et artisanat. Quels sont les gestes et les restes de l'artisanat auxquels on tient ? Est-ce qu'on les tient toujours ? Quelles sont les caractéristiques de l'industrie ? Lesquelles risquent de pervertir notre artisanat ? Et surtout lesquelles avons-nous déjà laissées entrer ? Le problème n'est bien sûr pas binaire. L'industrie en question n'est pas l'usine locale de parapluies. On comprendra « industrie » comme la métonymie d'une manière de virus, d'organisme contaminant qui s'empare de tout : pensée, vie, science, religion, santé, éducation, organisation sociale ; les soumettant par la division du travail, l'uniformisation, la contre-productivité, la fabrique du consentement et autres traits de caractère. Pour l'« artisanat » on pensera à l'auberge, avec des aubergistes permanents qui habitent sur place et font régner une ambiance

capable de tenir ensemble les étrangers du voyageur, de l'ivrogne, du notable local.

Ce sera peut-être ça notre re-tenir position : résister à l'infection, repérer les symptômes de nos contaminations et inventer nos gestes barrière. Les LVA, comme beaucoup d'autres dispositifs discrets de la psychothérapie institutionnelle, de l'éducation populaire, de la solidarité, ont été les conservatoires de formes non-industrielles. Continuons donc, pour hâter les jours meilleurs, à garder au chaud ces belles inventions du milieu du 20^e siècle. Pour cela, ne faisons pas l'économie des rencontres avec d'autres réseaux et d'autres univers de pensée : l'éducation populaire, l'économie solidaire (atelier 1), la pédagogie institutionnelle (atelier 2), la psychothérapie institutionnelle, la psychanalyse combative ou négative, la philosophie (atelier 3).

IL Y AURA DONC TROIS ATELIERS :

Un premier s'appuiera sur une étude présentée par l'association Relier sur l'accueil social ou thérapeutique au sein de tiers-lieux en milieu rural : quelles proximités artisanales avec les LVA ? Quelles postures/stratégies dans le monde industriel ? Un réseau à tisser ?

Animateur : Raphaël Jourjon

Invités : des membres de l'association Relier.

Un second portera sur le soin et l'accueil : quelles caractéristiques artisanales ? Quelles limites ? Quels risques industriels ?

Animateur : Benjamin Penet

Invités : des membres du DU de

« Psychothérapie institutionnelle et psychiatrie de secteur » (Université de Paris 8) et autres acteurs alternatifs parisiens (Semaine de la folie ordinaire).

Un troisième cherchera parmi les idées, les concepts, les mots d'ordre ou de désordre qui ont exprimé la singularité des LVA (vivre avec, liberté de circuler, polyvalence, autogestion, soigner le lieu...), lesquels re-tenir pour résister à la contamination industrielle, desquels se méfier, en quoi ?

Animateur : Laurent Aupied

Invité : Pierre Eyguesier, philosophe, auteur de « Psychanalyse négative » aux éditions de la Lenteur.

On verra dans les comptes-rendus d'ateliers que participants, invités et animateurs ont parfois pris des libertés sur ces contraintes programmatiques. Et c'est tant mieux. Le signe qu'il y a encore de la souveraineté pour résister à la normalisation industrielle.

CULTIVER LES RÉSEAUX DE L'ACCUEIL : LES LVA COMME « ARTISANS DU TERRITOIRE »

Raphaël

Proposé par Relier à partir d'une enquête sur des initiatives originales d'accueil en milieu rural, cet atelier s'est intéressé à la place des réseaux pour questionner les pratiques et travailler les solidarités autour des lieux, avec en toile de fond l'industrialisation du secteur.

RELIER, UNE ASSOCIATION D'ÉDUCATION POPULAIRE QUI S'INTÉRESSE À L'ACCUEIL RURAL

Association nationale née en 1984, Relier contribue à créer et animer des lieux d'échange et de mise en réseau des acteur·rices qui font le choix de s'installer et de vivre en milieu rural. Sa méthode promeut la responsabilité et l'autonomie des personnes, en s'appuyant notamment sur la détection des signaux faibles et la recherche de solutions collectives à travers les regards croisés.

Depuis 2019, Relier anime une recherche-action au sujet des lieux d'accueil en milieu rural à vocation sociale et thérapeutique. Le projet

consiste à ouvrir une dynamique d'observation, d'échange et de proposition autour de ces initiatives peu connues. Il intervient dans un contexte de regain d'intérêt pour l'environnement rural et les démarches à taille humaine, face aux multiples difficultés que traversent les institutions médico-sociales.



Le Roucous était un des lieux enquêtés par Relier. Au fil des échanges pour la préparation des rencontres du GERPLA, il nous a paru intéressant de proposer un atelier appuyé sur le matériau de l'étude.

UN ATELIER À L'IMAGE DE LA DÉMARCHE

C'est le coordinateur de cette exploration qui a animé l'atelier, avec l'appui de membres du groupe de travail et d'Aurore Cros, journaliste investie sur la réalisation du webdocumentaire « Escapes sociales¹ », issu de l'enquête de Relier.

L'atelier a réuni sur deux demi-journées une quarantaine de personnes aux profils divers en termes d'âge, d'expérience et de place dans les lieux. Il a débuté avec quelques questions pour se situer collectivement : « Êtes-vous impliqué-e dans une structure médico-sociale, un lieu d'accueil, ou porteur-euse d'un projet dans ce domaine ? Dans un LVA ou pas ? Êtes-vous déjà venu-e au Roucous ? À une autre rencontre du GERPLA ? »

Ont suivi une présentation et un échange autour de la démarche de l'enquête de Relier avec l'ensemble des personnes présentes. De petits

groupes se sont ensuite constitués pour discuter et mettre en lien cette présentation avec le thème de l'artisanat et les pratiques de chacune dans l'accueil. Outre un document sur les premiers enseignements de l'enquête, un choix de documentation est également proposé en libre consultation.

Après une nuit de maturation, le groupe est reparti des principaux thèmes dégagés des discussions de la veille, supports visuels à l'appui. Face à l'étendue du chantier, nous avons proposé de « resserrer » sur le sujet des réseaux pour les lieux.

POURQUOI LIER RÉSEAU ET APPROCHE ARTISANALE DE L'ACCUEIL ?

D'abord, qu'entend-on par réseau(x) ? D'après Wikipédia², le terme réseau « désigne au sens concret 'un ensemble de lignes entrelacées' et, au figuré 'un ensemble de relations'. Par extension, il désigne un ensemble interconnecté, fait de composants et de leurs inter-relations [...]. Le réseau peut être 'matériel', [...] 'immatériel', [...] 'abstrait, symbolique ou normalisé' ».

1. <https://escales sociales.fr>

2. <https://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9seau>

Pour Relier, la question n'est pas neutre, car l'association se définit comme un réseau informel, mouvant et renouvelé au gré des chantiers qu'elle aborde. De manière intuitive, la notion de réseau nous semble résonner avec les questions du croisement et du mouvement, et induire une forme de solidarité entre ses membres. L'industrialisation d'un système, quant à elle, nous évoque la standardisation, caractérisée par une division très marquée des tâches et des acteur·rices, entraînant a priori des formes de repli sur soi. Cependant, la relation entre réseau et institutionnalisation est plus complexe à appréhender.

SORTIR DES SILOS ?

Dans les échanges initiaux de l'atelier, des membres actif·ves témoignent de leur implication dans différentes sphères qui se croisent peu : institutions publiques du médico-social, secteur du soin, secteur éducatif, réseau local, milieu culturel, réseau des familles des personnes accueillies, réseau personnel des permanent·es... D'où parfois une sensation de cloisonnement ou du moins de juxtaposition. Très vite est pointée la difficulté à faire reconnaître des acteur·rices

alternatif·ves ou du moins non habituel·les du soin (les praticien·nes de « l'art-thérapie » par exemple), par les instances publiques, mais aussi parfois par les réseaux proches. Cela donne matière à réflexion sur le degré de formalisme souhaitable, le mode de contractualisation avec les partenaires, les bénévoles, les intervenant·es divers·es... Un participant résume : « le réseau à construire est celui qui donne du pouvoir d'agir ».

RÉSEAUX ET TRANSMISSION

En amorce de la deuxième partie de l'atelier, un lien est fait avec la notion de transmission abordée lors des rencontres précédentes³ : travailler et être actif·ve au sein de réseaux suppose une transmission des relations au territoire et aux partenaires, même si celles-ci sont amenées à évoluer. En effet, les lieux ne fonctionnent pas en vase clos, bien qu'ils puissent cultiver une certaine forme de discrétion ou évoluer en lisière. Dans une perspective artisanale, cela paraît utile de penser et décliner les rapports des lieux avec leurs environnements respectifs, de voir comment les lieux s'inscrivent dans (et composent avec) les différents niveaux de réseau. On a mentionné « l'empreinte historique

3. cf. actes du GERPLA de 2021

d'un lieu » : plus il est ancien, plus le travail de transmission est conséquent, y compris pour les relations avec l'extérieur. Si le départ d'un-e membre fondateur·rice a plusieurs fois entraîné une perte de repères en LVA, cela a aussi pu être l'occasion d'ouvrir le projet sur d'autres horizons.

COMMENT TISSER DES RÉSEAUX ?

Pas de recette toute faite : cela se joue en amont de la création du lieu, mais aussi tout au long du projet. La question de la relation entre « néos » et « natif·ves » (ou « locaux·les ») ne peut pas être évacuée, alors comment la dépasser ? De nombreux LVA se sont forgés dans la mouvance du retour à la terre des années 1970, à l'image de « La Feina⁴ ». Les participant·es insistent sur l'importance de « ne pas arriver en terrain conquis » ; d'« ouvrir les yeux sur ce qui se passe autour » ; de « penser à inviter sur le lieu, informer les riverain·es de ce qu'on fabrique là ».

On sous-estime souvent ce qui se joue dans l'informel ; il faut parfois saisir ou provoquer les occasions. Organiser un événement (du repas partagé au sein du hameau au festival, en passant par l'atelier pratique

ou le concert sur le lieu) est un prétexte sympathique pour travailler les ouvertures, décroïsonner. Les circuits d'approvisionnement (pour la nourriture, les fournitures diverses) constituent d'autres canaux. Des projets d'envergure, tels que la réhabilitation d'un bâtiment pour l'accueil, comme Tentative l'a fait à Monoblet, sont aussi des occasions d'ouvrir le projet à travers la recherche de compétences locales ou l'organisation de chantiers collectifs et solidaires.

UN MILIEU VIVANT

Les participant·es ont parlé de l'importance de travailler le milieu dans lequel les lieux évoluent – un milieu qui peut aussi évoluer au contact des lieux ; de la nécessité de nouer ou entretenir le dialogue avec les instances locales, les habitant·es du cru, fussent-ils de cultures ou convictions très différentes a priori. Comme un jardin qu'on entretient, avec ses petites surprises, où on ne maîtrise pas tout (aléas, météo) mais où on revient régulièrement arroser, biner, cueillir.

4. <http://www.lafeina.lautre.net>

LA QUESTION DES ALLIANCES

Laurent, un participant local investi au Roucous, a affirmé le besoin d'être partie prenante de réseaux de différentes natures :

- un réseau large, souple, permettant de suivre et d'être identifié localement, avec des alliances de circonstance : invitations, entraide ponctuelle... Le réseau informel développé autour du Roucous en est un exemple ;

- un réseau plus serré, proche au sens des valeurs, convictions et objectifs, dont on se sent solidaire et avec qui on peut nouer des alliances durables. Le réseau du GERPLA⁵ en serait une illustration pour les LVA qui s'y reconnaissent.

Sonia, membre active de Relier, nous cite les Beauvillard : « on coopère d'abord avec des personnes », avant de coopérer avec des structures ou de participer à des projets. C'est parce qu'il y a des liens entre un-e éducateur-rice et un-e permanent-e qu'un LVA va travailler plus facilement avec un ITEP⁶ par exemple.

Cela se travaille aussi au niveau des partenariats : les lieux portent une réflexion sur les manières de se ménager des formes d'autonomie,

via l'équilibre entre subventions, ressources propres, adhésions, dons... Ceci afin de ne pas dépendre d'un-e seul-e partenaire ou d'une tutelle. Cela vient souligner l'importance d'être partie prenante d'un réseau de soutien.

QUELLE ÉNERGIE METTRE DANS CES RÉSEAUX ?

Plusieurs membres actifs-ves de LVA expriment le fait que leurs journées et leurs têtes sont déjà bien (trop ?) remplies par les nécessités du quotidien pour en rajouter une couche à l'extérieur des lieux. Mais il s'agit plutôt de rester attentif-ve à son environnement : « pas besoin d'être partout tout le temps, on peut s'appuyer sur ce qui existe, du club de foot au collectif local, c'est comme un réseau dormant » (dixit un membre du Roucous).

Les réseaux des permanent-es, des accueillies, des voisins-es constituent des appuis potentiels. Répartir les rôles entre les personnes motivées, qui se sentent concernées, est très facilitant. C'est d'autant plus intéressant quand ces rôles tournent, selon les moyens et les disponibilités. Une vigilance à avoir toutefois : « prendre garde à la professionnalisation

5. <https://www.gerpla.fr>

6. ITEP : Institut thérapeutique, éducatif et pédagogique

autour du besoin de faire réseau » ; autrement dit, éviter d'avoir des personnes qui ne feraient plus que ça et seraient déconnectées des réalités du terrain ; l'idée est de se nourrir du réseau et de l'alimenter par la vie de tous les jours.

LA MOBILITÉ DES PERSONNES POUR IRRIGUER LES LIEUX

L'accueil de stagiaires, volontaires, bénévoles ou autres intervenant·es sur les lieux est l'occasion d'une prise de recul, d'une respiration, d'une bouffée d'air frais avec de nouvelles idées. Cela amène du renfort de façon concrète, à condition de prendre le temps de se mettre au niveau des nouveaux·elles arrivant·es... Renfort qui permet parfois des sorties temporaires ou des pauses prolongées aux permanent·es qui ont besoin de se (re)poser, prendre de la distance, voir autre chose pour mieux revenir. De nombreux lieux veillent à faciliter ces circulations par une organisation tournante régulière, à ménager des « sas » de respiration lorsque le besoin en est exprimé ou que l'occasion se présente. Le Roucous a mis en place depuis quelques années un cycle sur 4 semaines avec une rotation

des permanent·es. Néanmoins, ce type d'organisation s'avère plus difficile à mettre en œuvre au sein de lieux familiaux à petit effectif, dont il est plus difficile de s'extirper. Le LVA Regain⁷ s'appuie de son côté sur un véritable partage du travail au sein d'une équipe intégrant la participation régulière de professionnel·les en formation. La présence d'une diversité de diplômes (TISF⁸, ME⁹, ES¹⁰, professeur·e agrégé·e) permet l'accueil d'un large spectre d'étudiant·es. Cette présence continue et renouvelée de professionnel·es en formation dans le champ social incite les permanent·es à se définir, à faire évoluer leurs pratiques, à réaffirmer les valeurs du lieu à la manière d'une mise à jour réflexive régulière. Ce cercle vertueux d'enrichissements réciproques contribue également à faire vivre un réseau ad hoc, notamment pour de futurs remplacements ou de futures cooptations.

DES STRATÉGIES ÉVOLUTIVES, LIÉES AU CONTEXTE

La localisation géographique des lieux apporte son lot d'avantages et d'inconvénients : environnement préservé ou non, espace disponible,

7. <http://association.regain.free.fr>

8. TISF : technicien·ne de l'intervention sociale et familiale

9. ME : moniteur·rice éducateur·rice

10. ES : éducateur·rice spécialisé·e

éloignement relatif des bourgs et services, qualité et type de dessertes, présence de voisin·es soutenant·es ou méfiant·es, tissu associatif plus ou moins dynamique à proximité... Il faut « faire avec » mais tout n'est pas figé : les besoins et possibilités se révèlent dans le temps.

Les publics accueillis, leurs histoires, la nature de leurs difficultés, l'existence et la qualité des liens avec leurs proches jouent aussi un rôle non négligeable. Plusieurs personnes soulignent l'importance d'adapter la communication et l'organisation, tout en restant vigilant·es à l'équilibre du lieu, aux besoins et souhaits des personnes qui y vivent. Mettre ces dernières en avant n'est pas forcément opportun, l'idée est plutôt qu'elles puissent se fondre dans le décor ou du moins y évoluer sereinement.

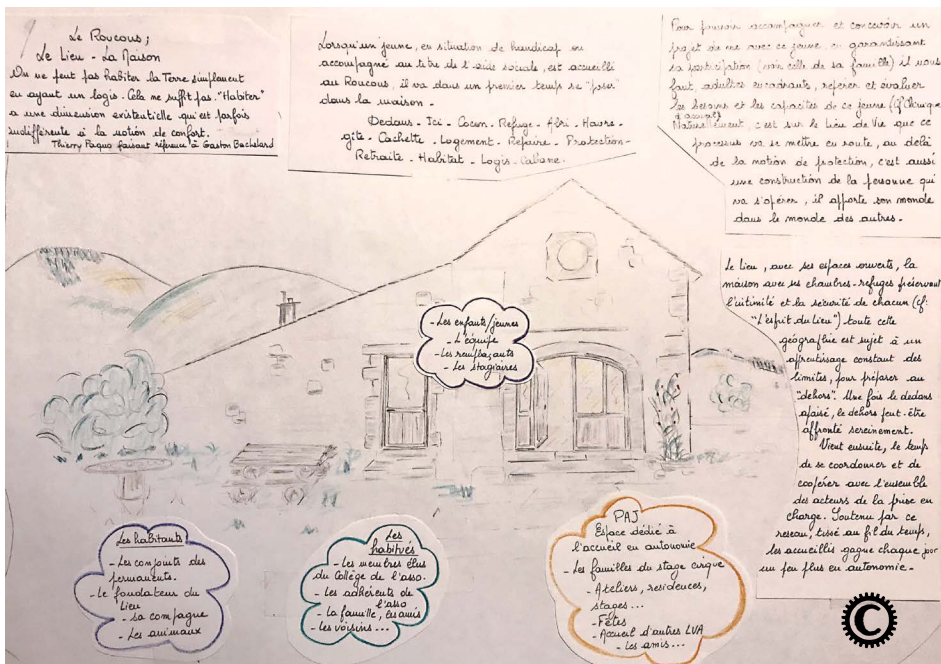
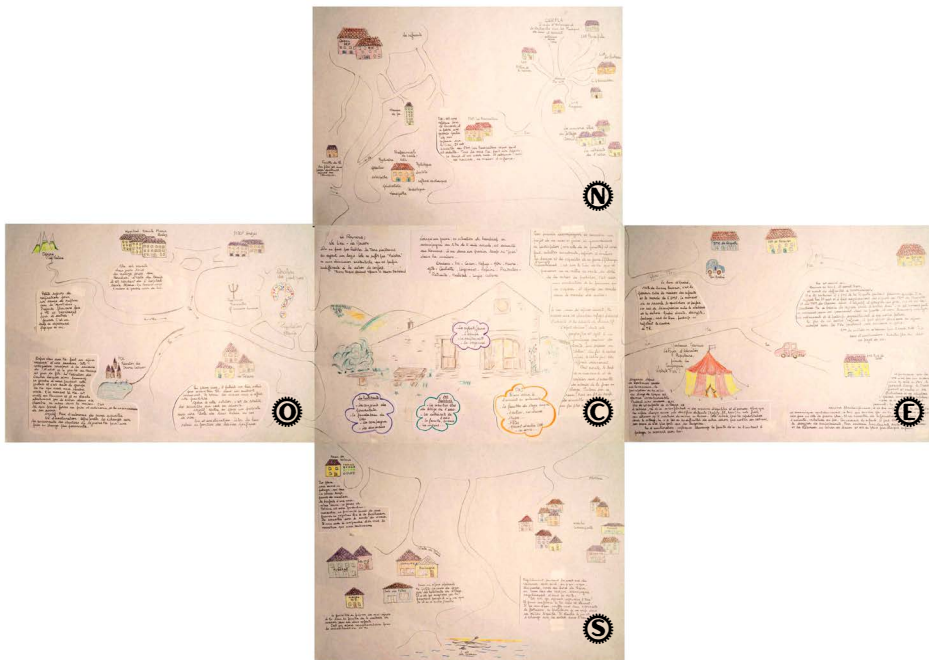
DES OUTILS MUTUALISÉS POUR TRADUIRE EN ACTES LA SOLIDARITÉ

En fin d'atelier, un exemple d'outil concret, « La Pépinière » d'Aubervilliers, a été présenté par un membre actif de cette initiative : il s'agit d'un local avec cuisine aménagée, espace de réunion, jardin attenant. Ce local est mis à la disposition d'autres

collectifs et permet en effet de tisser du réseau. Le contexte est différent en zone rurale, du fait de l'éloignement géographique des initiatives et équipements et de la plus faible densité de population (par exemple, la population de la seule ville d'Aubervilliers représente plus de deux fois la population totale du département du Cantal). Cependant, des formes d'organisation commune restent possibles entre les structures d'un même bassin de vie, à l'image de ce que fait le GERPLA pour l'accueil tournant des rencontres. Au sein d'un réseau plus large, on peut aussi imaginer la mise en place de lieux d'accueil-ressources dans des dynamiques de propriété collective qui font la part belle aux usages. Des réflexions sur cette thématique sont en cours entre les lieux et mouvements qui ont participé aux rencontres « Habiter sans posséder »¹¹ en 2018 à Dijon. À suivre donc !

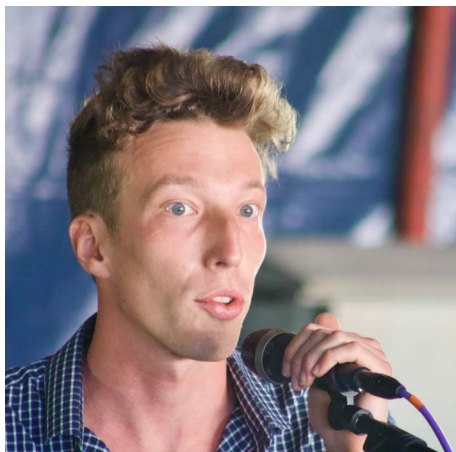
Il y a donc toutes sortes de réseaux qui remplissent toutes sortes de fonctions. Et certains en remplissent plusieurs. Une de ces fonctions, fortement symbolique, permet de se « sentir » en réseau, en sécurité, au chaud, en appartenance, sans sollicitation ni obligation. L'effet solidaire existe par le simple fait que le réseau existe et qu'on s'y sente inscrit·e.

11. <https://reporterre.net/Habiter-sans-poser-CC%81der-tel-est-l-antidote>



PSYCHOTHÉRAPIE ET PÉDAGOGIE INSTITUTIONNELLE

Julia



À l'origine, cet atelier devait être animé par le professeur Pierre Laffitte et ses étudiant·es du diplôme universitaire (DU) de Psychothérapie institutionnelle de Paris 8. Mais un revirement de dernière minute – l'absence de Pierre Laffitte, retenu pour raisons personnelles – est venu perturber l'ordre des choses. Les étudiant·es du DU ne se sont pas démonté·es pour autant et ont maintenu l'échange prévu, bon an mal an.

Le projet était de faire fonctionner l'atelier sur les mêmes modalités expérimentales que Pierre Laffitte propose pour ce DU et qui sont très

largement inspirées de la Pédagogie institutionnelle. Autrement dit : aborder la Psychothérapie institutionnelle par la Pédagogie institutionnelle. Ces références sont proches par bien des aspects mais à ne pas confondre. Pour rappel, la Psychothérapie institutionnelle s'est élaborée en alternative à la psychiatrie asilaire avec entre autres : Tosquelles, Bonnafé, Oury (Jean), Delion... La Pédagogie institutionnelle, en alternative à « l'école caserne », avec entre autres : Freinet, Oury (Fernand, le frère), Vasquez... Les deux mettent en avant le langage, comme structurant l'individu et le groupe, avec le soutien des deux jambes : Freud et Marx. Avec l'idée que l'institution est nécessaire et incontournable, mais mortifère si elle n'est pas « autogérée » avec les apports de la psychanalyse. Aussi bien l'institution psychiatrique dans un cas, que l'institution « école » dans l'autre.

Une introduction ultra rapide (deux demi-journées) à la pédagogie institutionnelle est un vrai challenge,

puisque la discipline se construit sur le long cours, en vivant avec le groupe, l'institution qu'elle accompagne de ses soins. Cet atelier, à la forme très particulière, ne se laisse pas synthétiser sans peine. Nous avons décidé de vous le restituer en trois étapes chronologiques : avant, pendant et après. Avant : c'est ce qu'il était prévu qu'il se passe, théoriquement posé à l'écrit par un mail de Pierre Laffitte. Pendant : ce sont des

extraits du journal de l'atelier, qui relatent le « comment ça se passe ? ». Il s'agit d'un écrit à chaud et d'un dessin croquant l'existant avec ironie. Après : il s'agit de nouveau d'un mail de Pierre Laffitte, qui éclaire par un regard distancié le vécu de l'atelier et apporte suffisamment de bases théoriques pour l'interpréter. Voyez cet amalgame hétéroclite comme une introduction expérimentale, in vivo, à la pédagogie institutionnelle.

CE QUI AVAIT ÉTÉ IMAGINÉ POUR CET ATELIER (MAIL DE PIERRE LAFFITTE) :

Chères amies,

Je réponds à l'invitation de Benjamin [étudiant du DU et membre du collège du Roucous], pour juste dire quelques mots, à vocation seulement de repères proposés, pour organiser notre atelier, dans une inspiration «DU». Évidemment, les autres copines sont tout aussi compétentes que moi pour préciser, amender, etc. Et tout le monde pour dire avec quoi métisser et cabosser ces quelques propositions.

En gros, l'idée, c'est : on a deux demi-journées, voire une petite troisième, pour faire groupe. Pas des masses... On propose une même soupe pour tout le monde ou, justement, on voit comment «faire artisanal» (c'est l'idée de ces journées) ? Comment accueillir le pas prévu, le désir, et structurer notre travail à partir de cela ? Bref, nous est venue l'idée de tenter de nous auto-organiser, en coopérant. On a une

façon de faire, pas la meilleure en soi, mais au moins on vous la propose. C'est comme ça qu'on fait dans nos moments de travail dans le DU. L'idée est donc de s'organiser pour accueillir les propositions de qui en sera à l'origine et produire quelque chose dans le temps imparti. Produire, mais quoi ? De la valeur, sous plusieurs formes.

Organisation du cadre :

Accueil de la parole de chacune ou chacun, tranquillement - ce qu'on appelle, nous, un «Quoi de neuf ?».

Rapide organisation, ce qu'on appelle «un conseil» : qui propose de faire quoi ?

Accueil des différentes propositions et organisation des différents ateliers : qui est responsable ? Quel format en temps et disposition de travail ? Quel outillage, éventuellement ? Quelles tâches : présidence de séance, prise de notes, organisation pratique, etc. ?

Une grille d'emploi du temps pour permettre un roulement (ça permet aussi d'aller faire un tour dans les ateliers). En gros, peut-être prévoir un format de 45 mn pour le type d'activité (ça en ferait donc 4 dans une demi-journée de 3 h), ce qui permet à chacune de rouler parmi les ateliers (ou de rester le temps qu'elle veut).

De quoi boucler, régulièrement : chaque fin de demi-journée, on se retrouve rapidement (ou à tout le moins les personnes qui ne seront pas parties faire un tour dans les autres ateliers) pour un tour de table sur ce qui a été produit concrètement, éventuellement pour réajuster.

Un tour de table de «bilan météo» - accueil de la parole de chacune au seuil (bis), histoire que personne ne parte avec quelque chose sur l'estomac, en tout cas sans avoir eu au moins la possibilité de s'en décharger.

Un conseil de fin pour faire le point et «claver» la forme qu'il va falloir ensuite restituer, et voir comment on fait.

Ensuite, quelques idées de production, c'est-à-dire de moments hétérogènes entre lesquels circuler, aux rythmes et aux tonalités distinctes, à picorer ou à approfondir.

Si des gens veulent travailler sous la forme de rencontres/débats, si certaines personnes veulent porter à la discussion telle ou telle question, etc. Prévoir qui préside (c'est-à-dire : se soucier de la circulation de la parole, du temps, de l'ambiance pour ne laisser personne de côté ou trop au centre – les gros bavards comme moi, faut savoir les autoriser à se taire autant que les laisser parler !), qui prend des notes (peut-être plusieurs personnes), etc. Quelles thématiques ?

Un moment « boutiques » : échange concret d'outillage d'urgence.

Pour qui pense utile de présenter des outils éprouvés, issus de sa boîte à outils, pour les «passer» à qui serait intéressé. Ce peut être important de se passer des outils, mais c'est aussi un lieu pour pouvoir dire : « moi, il me manque... ».

Il peut y en avoir plusieurs, ça peut ne pas durer longtemps (30mn, 1h, tout dépend...). Ça permet de «tourner» (donc : il peut y avoir par exemple 2 fois 30mn chaque demi-journée ?). Quoi ? Ce peuvent être des outils «tout cons», pas des machins «sophistiqués» (tu parles !) : ce peuvent être des types d'activités à faire avec des ados, etc.

Par exemple, nous, on a quelques outils inspirés de la pédagogie ou de la psychothérapie institutionnelle, mais aussi des groupes de travail social, des maraudes, etc. À deux, on peut les présenter.

L'important, c'est peut-être d'en faire des petites «présentations-express», mais surtout d'en transmettre le sens, comment on les a vécus, faits à notre main, comment on s'est esquivé (et donc les conneries à ne pas refaire, etc.).

Bref, tout sauf des cours. Quand on se passe des outils, il faut que la main parle et transmette ce qu'elle a éprouvé. Sinon, comment ensuite faire cet outil à sa propre main ? Attention : penser à apporter ces boîtes à outils si ce sont des choses concrètes, présentables (ou des documents témoignant de cela - albums, photos, productions, films, etc.).

Une production psychique et subjective portée par du « collectif » (au sens d'Oury). Un moment inspiré de nos « jeudis matin » du DU : des moments d'analyse (institutionnelle, clinique, etc.), d'accueil de la parole de l'une d'entre nous qui en éprouve le besoin (face à une situation précise d'angoisse, de blocage, de souffrance), de soi-même, de quelqu'un avec qui on travaille et vit (« usagère », « collègue », etc., peu importe le statut).

Attention : on est dans l'accueil subtil, intime, des petits bouts, et on élabore psychiquement. Pas pour faire les malins interprètes, les freudiens fins (ne pas jouer au « groupe d'analyseurs », la pire des plaies), mais pas non plus les lecteurs du Monde diplo'. L'objectif est une élaboration proche d'un esprit de supervision (mais le mot va mal), de partage d'une angoisse. Plus que jamais, « il est de salubrité publique de ne surtout pas élever le débat », car si ce n'est pas inutile, ce n'est pas la fonction d'un tel lieu. Ce peuvent être des moments de 45 mn, il peut y en avoir plusieurs. On peut en prévoir plus, moins ; on peut bien sûr ensuite « revenir dessus » pour voir les lignes qui ont couru au travers de ce que nous aurons accueilli ou de façon sous-jacente.

Cela peut embrayer sur des petits textes (cf. point suivant).

Une production de discours : un journal, des textes libres, des dessins, des sons, des films, des danses, des reportages libres, etc.

En gros, produire un recueil (album, table de présentation, etc.) fait de plusieurs discours (sur papier ou autre).

Des «textes libres» au sens de Freinet : ce qu'on veut, ce qui nous fait du bien, ce qu'on a envie de faire passer, de partager.

Mais pas seulement des textes : du visuel, du sonore..

À plusieurs ou seul, aussi, élaborer un texte, de quoi raconter et «faire passer».

Un exercice qui peut faire approcher des monographies, «probablement le seul langage possible en pédagogie», disait Lacan à Fernand Oury.

Ce peut être un exercice qui peut naître du moment «jeudi matin» (cf. ci-dessus). Une certaine «presse» peut aider, parfois, à accoucher de quelques mots. Après le partage oral, une trace écrite, où la subjectivité peut trouver à se boucler ou se signifier, d'une autre façon.

Des «brèves», des comptes-rendus : de petits textes (ou crobars, podcasts...) qui rendent compte de l'ambiance et du contenu d'un moment, atelier, débat, auquel on va participer – y compris, voire avant tout, si on circule dans les trois «grands ateliers». Ce serait bien qu'on soit aussi une équipe qui s'ouvre au reste de ce petit monde qui, trois jours durant, vit.

On peut aussi parler avec d'autres langages que la langue : le corps, le visuel, le sonore. Là encore, seul ou à plusieurs. Une fresque, des collages ou des montages, une chorégraphie.. Ça peut parler plus que tout. S'il y a des gens parmi nous qui pratiquent l'art-thérapie, dans ses formes les plus larges, ce peut être l'occasion de montrer ça.

Attention : si vous pensez à des idées précises, apportez le matériel, ou prévenez les copines de l'organisation d'avertir les gens de venir avec du matériel, avec certains vêtements, etc., et demandez qu'on prévoie du petit matériel si vous avez besoin (rouleaux de papier, feutres, peinture...).

Attention bis : produire ainsi, ça demande de faire fissa. Une certaine pression, mais aussi une grande liberté. De quoi respirer.

Si des gens sont intéressés par cet artisanat du «faire trace, laisser trace», il faudra s'organiser de façon particulièrement efficace : rassembler les textes, les «toiletter», voir comment organiser une éventuelle petite exposition s'il y a des productions plastiques, ou un «spectacle vivant», etc.

Et bien sûr, tout le reste, le meilleur, auquel on n'a pas pensé. Voilà. Dans l'attente de vous retrouver ou de vous rencontrer. Et dans l'amitié,

Pierre

CE QUI S'EST DÉROULÉ (EXTRAIT DU JOURNAL ÉCRIT ET DESSINÉ) :

«Une frustration surgit à la fin de la première session : d'où vient la lenteur de décision ? Tant de points de vue surgissent comme une vague entraînant le surfeur entre flux et reflux. S'agit-il de retours en arrière ? Serions-nous en train de nous livrer à une méta-communication jusqu'à l'absurde ? Imaginé pour 10 personnes, l'atelier en a finalement compté 40. L'idée étant d'éprouver le dispositif de la pédagogie institutionnelle afin de faire émerger la constitution d'un conseil.

Dans un groupe dans lequel personne ne se connaît, la tâche n'est pas facile. La tentation de la décision verticale

au motif de sa rapidité introduit le risque de ne pas donner place à toutes les subjectivités qui le composent, notamment celles des personnes que l'équipe doit prendre en compte/en soin. L'horizontalité n'empêche pas des décisions rapides, notamment en utilisant l'outil des mandats/bulles/métiers dont chaque personne du collectif peut s'enquérir. Le collectif donne ainsi des missions. Mais lorsqu'il n'est pas constitué, il est difficile de prendre conscience des différentes façons d'être en groupe. Ainsi les frustrations tiennent en partie au fait que l'approche se fait dans une relative

indifférenciation des statuts et rôles : c'est la grande limite de notre atelier, la rencontre des singularités ne s'est pas faite au préalable.

Cela ne doit pas nous faire désespérer de l'horizontalisation des prises de décision !

En effet, nous avons pu noter une amélioration de notre satisfaction au fur et à mesure des rencontres.

L'horizontalisation ne signifie pas l'absence de repères conceptuels, politiques et éthiques fixes, ni une absence de confrontation.»



Fragments du dessin sobrement intitulé : « Entre frustration et désespoir, comment débattre dans un collectif autogéré ? ».

INTERPRÉTATION POST-ATELIER (MAIL DE PIERRE LAFFITTE) :

Chères amies, chers amis,

Je me permets quelques réactions, de loin, hélas, à ce que vous évoquez.

La première réaction, c'est un : «Et merde...». Ouais, on aurait dû s'en douter... De quoi ? De choses au fond toutes prévisibles.

Déjà, quarante personnes c'est beaucoup et sans doute trop. Comme de la neige sur des canisses, pas étonnant que ça puisse casser. **Quarante personnes qui débarquent dans un cadre qui n'existe pas (encore), dans un lieu où il manque encore de ce «milieu» qu'est un groupe pour encaisser l'ouverture tous azimuts.**

Et puis, seconde réaction : **cet outillage de la pédagogie ou de la psychothérapie institutionnelles, c'est un outillage que nous mettons longtemps à vraiment maîtriser.** C'est aussi un peu fantasmé : un fantasme, ça permet à la réalité de se tenter, de se teinter du désir, des propositions de chacune d'entre nous – mais donc, ça se cabosse. Et il faut du temps pour que la première ecchymose laisse place à d'autres moments moins esquivants, d'autres cabossages qui font relativiser, donnent des repères et enfin, des choses qui peuvent se structurer parce qu'on a réussi à s'organiser. **Il faut du temps, de la répétition, du retour rituel pour qu'un outil commence à faire sens, du dedans, qu'il soit éprouvé.** Rien à voir avec un protocole.

Ma troisième réaction ? J'aurais préféré partager cela avec vous. Je ne pense pas que j'aurais pu, «moi avec mon statut de sachant», éviter ce que vous avez traversé. Ça m'éviterait, surtout, cette impression poisseuse d'écrire de loin et comme si je venais donner des leçons ; faire le sachant ou le mec «superviseur-qui-aurait-su-comment-bien-faire». Non, au moins partager ce vécu, d'où seul peut émerger un savoir. Cela m'aurait permis, tout aussi bien que vu de loin, de reconnaître cependant quelques récurrences. Toujours les mêmes choses qui ne peuvent pas s'éliminer à l'avance. **Le conseil, combien d'adultes croient que ça signifie «la discussion», «le débat», alors que c'est tout sauf ça ? Sauf qu'un premier conseil, c'est toujours raté, forcément.** Le problème, c'est que durant ces trois jours, ça n'arrive qu'une fois. Ça sert à organiser, mais ensuite il faut qu'il y ait le temps pour organiser quelque chose. **Alors le dilemme est là : on impose un emploi du temps, des cases et ensuite chacune file comme «on» lui demande ? C'est contradictoire.** On se disait : il faut pouvoir accueillir les propositions des gens, «structurer à partir de ce qui vient»¹. Le problème, c'est que ce qui vient, souvent, c'est un besoin de parler, de proposer, et que ça prend du temps. Et quand on accueille cela, ce n'est pas facile de canaliser, il y a la peur de couper la parole qu'au contraire on a le désir de laisser se déposer.

Ce n'est pas une «méta-communication» : c'est même tout sauf cela, le conseil. C'est tenter seulement d'organiser autre chose que du vide, donc accueillir ce que veulent faire les gens ; ce n'est pas imposer verticalement, mais avec cependant des cadres qui permettent de donner forme à ce qui tente de s'organiser.

1. Note de Benjamin, étudiant du DU : «Pierre fait ici référence à la possibilité de fabriquer des institutions "sur-mesure" pour les patients, en opposition aux protocoles "prêt-à-porter" du soin. Pour creuser cette idée, on peut citer Pierre Delion, dans son livre "Qu'est-ce que la psychothérapie institutionnelle ?" »

C'est difficile à entendre, surtout après ce que vous semblez avoir traversé. Pourtant, voyez ce qui se passe dans une classe coopérative, dans un Club, dans un groupe de pédagogie institutionnelle, etc. **C'est vraiment dommage, ce vécu qui ressort de votre texte, que votre, notre, rencontre ait été marquée par cela, au sens où cela peut «engendrer des dommages».** En effet, ça peut tuer un désir de rencontrer cet outillage plus avant. Comme une «rencontre ratée» qui fera dire : «ouais, j'ai vu, merci...» Mais en même temps, je le répète, un groupe, ça naît et ça a donc besoin d'un temps pour les fondations, les tâtonnements, pour dépasser les faux-pas des premières inscriptions. Ce qui pourrait «causer dommage», c'est faire croire que, côté outillage, on peut caser cette boîte à outils dans la catégorie «essayé une fois, pas la peine d'y revenir» : essais non concluants cette fois, essais laissant à désirer, certes, ce n'est pas pareil.

Ce qu'il faudrait, c'est prévoir une taille plus «restreinte». Si une prochaine fois arrivait à être désirée malgré cette première rencontre sous le sceau de... quoi ? Du manque, de la frustration, du ratage ?

Surtout, le conseil ne doit pas être fétichisé : sans une production concrète, qui crée du bordel d'abord, des problèmes pour lesquels il faut ensuite refuser de donner aux «organisatrices» la responsabilité et le pouvoir de les résoudre, sans pour autant croire que ça peut se résoudre de façon spontanée, au nom d'une «horizontalité» au sens con (il y a des sens pas trop cons : ça s'appelle la transversalité, par exemple). **Il n'y a pas soit la verticalité, soit l'horizontalité, soit la directivité, soit la non-directivité. Il y a l'auto-constitution d'une loi collective : le fait qu'on n'accepte de s'assujettir à une loi qu'à la condition qu'on en demeure, toutes ensemble, les sujets souverains (qu'on peut vérifier, repenser, critiquer,**

amender à chaque retour rituel de ce lieu-repère qu'est une réunion où une parole égale un vote). Mais à trop insister sur cela, déjà, on retombe dans la fétichisation. Fernand Oury, le fondateur de la pédagogie institutionnelle, disait que le conseil sans les métiers et les ceintures (voir notes en fin d'article), était voué à l'échec : **on n'institutionnalise pas le vide** – et c'est un peu, si je comprends bien, votre vécu. Oui, ça a retardé le fait de s'y mettre et donc, le conseil s'est lui-même mis dans la position de brasser du vide. L'autre point, important, c'est cette histoire des ceintures : en gros, on regarde qui est vraiment capable de prendre en charge un métier. Non, tout le monde n'est pas capable de faire telle ou telle tâche et il est important et nécessaire de savoir qui peut s'en charger. la fonction de confiance du groupe vis-à-vis de chacune est cruciale à cet égard. Cette confiance, elle se construit, patiemment. Dans les classes coopératives, c'est l'outil des ceintures (de niveau, de comportement) ; de façon générale, disons, ce sont «les heures de vol». En gros, c'est là qu'on aurait pu enrayer le disque, récurrent, des discussions qui s'allongent sans fin : il y a des propositions concrètes, non pas imposées par des petits chefs autoproclamés, mais posées comme point de départ par des praticiennes qui les ont éprouvées, ces propositions, et qui pensent que ça peut faire un bon «terrain de rencontre».

Et du coup, la fonction c'est toute autre chose. La plupart du temps, quand il parle de fonction, Oury parle de la fonction soignante et d'elle seulement. On peut imaginer toutes sortes de fonctions : fonction de réparation, fonction soignante, fonction organisationnelle, fonction destructrice, fonction contenante, etc. En vérité, ce qui m'a aidé, c'est de penser la fonction dans le registre de l'après-coup. Quelle fonction ça aura ? Par définition, on ne peut pas le dire à l'avance. «Quelle fonction votre intervention va prendre dans la vie des gens ? - Eh bien, figurez-vous que je n'en sais rien.» En



revanche, quelle fonction ça a eu de faire ceci, de dire cela ? Eh bien, maintenant, dans l'après-coup, on peut constater que telle chose a eu telle fonction pour telle personne. Surtout, ce qui aurait pu être dit, resitué, c'est que **d'avoir des «heures de vol» ça ne résout pas tout : on peut avoir des heures de vol et se planter**. Si je comprends bien, c'est ce qui s'est passé. L'important, c'est de piger où ça a merdé et ne surtout pas individualiser cela. Hommage au courage de l'avoir osé. Analyse tout aussi stricte de ce qui aurait déconné – en l'occurrence, Benjamin m'exprime, dans son courriel, son analyse : dans notre discussion préparatoire, un point demeurait en fragilité, pas assez cadré et pensé, ce «conseil de départ». Et comme par hasard, c'est là que ça a déconné. Je reconnais l'art, rare, qu'il a de mettre dans des mots ajustés le vécu, aussi cuisant soit-il : il sait ne pas s'en laisser passer une, ni à lui ni au groupe dans lequel il est sujet. Ce qui est sûr, c'est que dans notre praxis, nous n'aurons pas besoin de relire nos notes pour





nous en souvenir. En général, ce genre de truc, ça ne s'oublie pas... Sauf que justement, **si le conseil fait partie de notre boîte à outils, c'est à cela qu'on le voit : on sait quand on s'en est mal servi et où il faut le reprendre, le repenser. On ne le jette pas avec l'eau du bain dans lequel, certes, on n'a pas été aussi bien qu'on l'aurait imaginé.**

Je pense que c'est là que la question des statuts et des rôles se pose, dans cette idée des «heures de vol». Des statuts, quand c'est ce qui est imposé par la logique hiérarchique-économiste d'un établissement, c'est pathogène. Mais les statuts, s'ils sont utilisés à régime de praxis et que c'est quelque chose qui aide à situer la place de chacune, alors ça peut devenir quelque chose de beaucoup plus fertile. **Un statut, en gros, dans une praxis coopérative, c'est ce qui permet de reconnaître la part de pouvoir (ou puissance), de responsabilité et de liberté de chacune.** Ces trois composantes croissent avec le développement de l'existence sérieuse du sujet. L'une sans les deux autres ou l'union de deux sans la dernière, ça détruit tout l'édifice institutionnel. **Le statut, c'est ce qui permet à chacune de savoir quelle est sa place dans le groupe. En gros, quelle confiance le groupe peut avoir en elle, en ce qu'elle décide d'assumer dans l'organisation du groupe et en l'usage qu'elle peut faire de sa souveraine liberté ?** Mais dans le cadre de la praxis, **surtout, un statut est quelque chose qui peut être posé, bougé, questionné en permanence** (lors d'un conseil, par exemple). Enfin, un statut, ça permet d'accéder à certaines places dans la vie du groupe. Mais l'important, c'est que ce statut puisse surtout être accessible à tous : c'est ce qu'on appelle les co-apprentissages. Dans le DU par exemple, les «tuileuses» ont tout autant ce statut de «passeuses» (de l'histoire, du savoir, de l'outillage, du DU) que les deux responsables vis-à-vis de l'université (qui eux

n'ont ce statut que sur le plan de l'établissement universitaire. Cela est le produit d'une réflexion longue, mais qui a avant tout abouti à une décision prise par le conseil, donc souveraine. Les tuileuses peuvent donc tout autant accéder à la place de choisir qui sera ou non autorisé à s'inscrire l'an prochain (et pas seulement les estampillés universitaires). Le statut ne doit jamais se figer : ce qui importe, c'est la fonction qu'il rend possible. En d'autres termes : **il ne s'agit nullement «d'abattre» les statuts, mais de les rendre accessibles à une permanente renégociation.** C'est le retour rituel du **conseil, lieu du pouvoir souverain du groupe, où règne une démocratie totale et directe**, qui rend cela possible. **Sans le conseil, le milieu institutionnel régresse à régime d'établissement.**

J'en profite pour préciser quelque chose. Un terme fascine les gens qui voient, légitimement, l'outillage de la psychothérapie institutionnelle comme un adjuvant possible à l'organisation de groupes, dans le champ non seulement psychiatrique, mais aussi humain, tout simplement. Ce terme, c'est celui «**d'analyse institutionnelle**». Ce terme désigne une fonction. Et une fonction, ça n'a rien d'une réunion, encore moins qu'un conseil. Le conseil est l'occasion, particulièrement nodale, de rassembler le mouvement d'analyse institutionnelle au travers de toutes ses rubriques, qui sont des activations indirectes. Ainsi peut se tisser le «ce qu'on fout là»² au travers du «comment on le fait». Mais le conseil, lieu le plus proche de la surface émergée de la «prise de conscience collective», a besoin de **tous les autres lieux plus en-deçà des gros radars pour défiger nos statuts, nos figures ou masques individuels** (dix fois par jour, dans un milieu qui le permet, je peux «changer de casquette»,

2. Notes de Benjamin : «qu'est-ce que je fous là ?» est une expression employée par Jean Oury à la clinique de la Borde. Il disait que c'était une question essentielle à se poser chaque jour en arrivant au travail. Pour poursuivre : *Qu'est-ce que je fous là ?* de Marc Ledoux.

parler, écouter, agir, aider, être aidé, sur différents modes où ma subjectivité n'épuise jamais son hétérogène bazar existentiel). Il n'est pas nécessaire de mettre de trop gros points sur des «i» souvent bien plus fragiles qu'on ne le croirait. **Il n'y a pas à croire qu'on devrait faire une «réunion d'analyse institutionnelle». Pas plus qu'il ne faudrait des «groupes d'analyseurs».** En tout cas cela ne remplacerait en rien le mouvement structural, permanent, et surtout, dans sa dimension sous-jacente, du milieu tout entier. Le concept de Collectif chez Oury est là pour nous le dire : **il y a de l'inconscient, du sous-jacent, de l'invisible, et surtout n'allez pas croire que la «prise de conscience» serait une vertu. Supportez que le Collectif demeure dans l'invisible, et faites en sorte qu'à la surface concrète de la vie quotidienne, ça vive vraiment. Alors, vous mettez en place les conditions de possibilité pour ce Collectif, qui en retour constituera, substantiellement, la condition de possibilité pour que votre milieu de travail et de coexistence soit une praxis digne de ce nom, c'est-à-dire un milieu porteur, thérapeutique, éthique.** Il y a à mettre en place ces moments, ces lieux où en permanence les places et l'occupation de ces places par chacun est parlable, modifiable. Il faut pouvoir maintenir cette exigence en elle-même et en résistant à une double tentation réductionniste, réciproque. La première étant de vouloir «la rendre visible», en croyant qu'il est possible de faire une «assemblée générale d'analyse institutionnelle» (en gros, les stigmates, tout à fait audibles et souvent vertueux, d'un abord sociologisant de la «prise de conscience» des collectivités). La seconde consiste à laisser la décision véritablement efficace sur le plan éthique et thérapeutique à «la main invisible de l'inconscient», sans plus s'en soucier que cela. D'un côté, la tentation de l'espoir ; de l'autre, la tentation du désespoir ou de la démission. **Le contraire de l'espoir, ce n'est pas le désespoir. C'est le courage.**

Vous avez partagé le courage et surtout, moi absent, je rends hommage au courage des copines qui vous ont proposé ce qu'elles pouvaient vous offrir en guise de partage. Ce n'est pas rien.

Dans la distance, l'amitié et le désir qu'on reprenne ça «ailleurs, en d'autres lieux», ou dans le même lieu, «à la prochaine»,

Pierre Laffitte

NOTES EXPLICATIVES DE BENJAMIN :

Les **métiers** et les **ceintures** sont des outils de la pédagogie institutionnelle, telle que développée par Célestin Freinet et Fernand Oury. Les **ceintures** sont développées sur le modèle du judo, des ceintures « claires » aux plus « foncées » pour les plus expérimentés. Le conseil de la classe coopérative, composé d'élèves et de professeurs, vote pour chaque enfant de la classe au fil de sa scolarité le passage d'une ceinture à l'autre. Chaque ceinture délivre un certain nombre de droits et un certain nombre de devoirs vis-à-vis du reste de la classe. Ainsi les ceintures foncées sont encouragées à être les tutrices des ceintures les plus claires.

En ce qui concerne les **métiers**, cette notion intervient en contrepoint du triptyque proposé par le psychiatre Jean Oury, fondateur de la clinique de la Borde : statut/rôle/fonction.

Le **statut**, bon, ça c'est le plus simple. Il relève de notre aliénation sociale. Le statut, c'est ce qui est marqué sur la fiche de paye. C'est le "titre" officiel délivré par l'établissement. Psychologue. Éducateur. Animateur. Gemmeur. Patient. Évidemment, il n'y a pas que l'éducateur qui éduque ou le psychologue qui analyse. Et c'est là tout l'intérêt de ce triptyque. Pour le **rôle**, l'interprétation très basale de Pierre Laffitte m'a beaucoup aidée : le rôle, c'est dans le registre du transfert. Paf ! Clair, net, précis. Je joue un rôle pour l'autre qui

joue un rôle pour moi. C'est quelque chose d'« imaginaire » mais qui a des effets réels dans les relations.

Et alors en ce qui concerne la **fonction**, c'est là où le DU a été le plus formateur pour moi. Parce que la pédagogie institutionnelle fonctionne avec le concept des métiers. Et j'ai remarqué que le plus souvent, fonction et métier sont confondus. On dit par exemple des phrases comme « qui veut prendre la fonction de secrétaire ? ». Eh bien non, raté ! La phrase plus appropriée dans ce cas-là pourrait être : « qui veut prendre le métier de secrétaire ? ». En fait, si on applique la dialectique établissement/institution, l'établissement correspond aux murs et l'administration/l'institution à ce que les collectifs humains en font en les investissant ; alors le statut est du

côté de l'établissement et le métier serait le pendant du statut mais du côté de l'institution. Le métier, c'est le « statut pas con ». C'est un statut, mais décidé collectivement dans une logique qui fait sens pour le groupe qui choisit de l'attribuer à telle ou telle personne. Le secrétariat dans nos réunions mensuelles du GEM³, c'est un métier. On ne le déclare pas en préfecture, mais ça existe pour le groupe qui a besoin d'une prise de notes et qui reconnaît à Christiane, Chafia ou Régis la possibilité d'assumer cette mission quels que soient vos statuts. Atelier jardin : qui fera le jardinier cette semaine ? Ça tourne, ce n'est pas toujours la même personne, ce n'est pas lié à un poste de travail au sens administratif, c'est lié au conseil de la classe au sens institutionnel : c'est un métier.

3. GEM : groupe d'entraide mutuelle

UNE PAROLE JUSTE, DE TEMPS EN TEMPS, A DES EFFETS

Pierre, Jean-Luc et Benoît

*« En fait, avant tout contenu particulier,
la pensée est la force de résister. »*

*« La négation – ainsi que le suggère Freud puissamment –,
n'est pas seulement une qualité du jugement, mais la
possibilité de celui-ci : elle est le lieu du langage. »*

Adorno



Pour le troisième atelier de nos Journées nationales, l'invité Pierre Eyguesier¹ a proposé l'intitulé suivant : « une parole juste, de temps en temps, a des effets ». Il s'agit de

la reprise d'une parole conclusive de Claude Jeangirard² lors d'un entretien avec trois soignants de la clinique de Chailles, plus connue sous le nom de La Chesnaie, et paru il y a quelques années sous forme de livre avec ce titre³. La parole n'a-t-elle des effets que « de temps en temps » ? Et pour cette raison même, ne faut-il pas se garder d'en abuser ? Toujours est-il que le ton est tout de suite donné, un ton loin des arrogances industrielles, qu'on peut aussi rapprocher de l'idée chère à Lacan selon laquelle « la guérison vient par surcroît ».

1. Pierre Eyguesier, philosophe, auteur de *Psychanalyse négative*, Paris, La Lenteur, 2015

2. Claude Jeangirard, neuropsychiatre, psychanalyste, fondateur en 1956 de la Chesnaie

3. Claude Jeangirard, *Une parole juste, de temps en temps, a des effets*, Paris, éditions des crépuscules, 2018. C. Jeangirard est également l'auteur de plusieurs livres, dont *Soigner les schizophrènes, un devoir d'hospitalité*, Ramonville Saint-Agne, érès, 2006.

Puisque Jeangirard était neuropsychiatre, fondateur de la clinique de la Chesnaie, et que Pierre y a travaillé, cet atelier a été abordé par le prisme de la psychiatrie et de la psychothérapie institutionnelle.

En introduction, nous referons – ou ferons pour les néophytes – le récit de l'invention de la psychothérapie institutionnelle. Une tradition parfois écoutée d'un air goguenard par les nouvelles générations, comme une palabre de vieux poussés à la nostalgie par un bon verre de gnôle (tels des LVA quand ils se penchent sentencieusement sur leurs origines). Mais une tradition qui trouve aujourd'hui un regain d'intérêt tant elle est menacée par l'industrie et toutes ses mauvaises manières : recherche du profit, de l'efficacité, de la solution-qui-existe-forcément pour tous les désastres qu'elle a induits, jusqu'à la marchandisation des utopies.

Nous sommes pendant la Seconde Guerre mondiale. Saint-Alban est un village de Lozère où se cristallise une révolution de l'asile qui s'illustre dans une réalisation concrète d'humanité, une pensée des folies des hommes dans ce qu'elles ont d'irréductible. Le mouvement va

s'étendre pendant les décennies suivantes, dans le Loir-et-Cher, à Saumery, La Borde et La Chesnaie pour commencer. Le contexte (isolement, pénurie, occupation) a obligé à se livrer ensemble à une « danse du larron devant l'occasion » (Fernand Deligny), à faire des trouvailles, à s'autogérer, à être solidaires. Lesdits larrons sont directeurs, psychiatres, infirmiers, habitants, religieux, fous patentés ou pas, visiteurs réfugiés dans ce lieu pour fuir les persécutions de la guerre et de l'antisémitisme. Leur réalisation première pendant la guerre a été d'assurer la vie et l'humanité à chacun, tandis qu'en France 40 000 internés mouraient de faim et d'oubli. Ensuite, penser l'hôpital. Pour que l'hôpital soigne, il faut d'abord le soigner. S'intéresser avec Freud et Marx au collectif institutionnel que constituent soignants, soignés, jardiniers, cuisiniers... qui tous doivent avoir leur mot à dire. D'autant que les mots sont des carrefours non cartographiés, qui permettent de ne pas réduire la folie à une nosographie⁴, une nomenclature, ni les soins à lui apporter à un choix plus ou moins heureux sur le clavier des psychotropes. Et comme l'hôpital n'est pas seul au monde, il faudra compter avec les habitants alentour et faire tomber les murs.

4. Nosographie : description et classification méthodique des maladies.

Mais en gardant l'idée que l'asile reste un asile nécessaire. Pour qu'il soit vivable et soignant, on fera participer tout le monde aux activités quotidiennes : manger, se vêtir, se chauffer, accueillir, transporter des résistants, les cacher quand s'annonce une perquisition... Et on en imaginera d'autres : artistiques, culturelles, artisanales (faire un journal, imprimer des affiches...). Des activités collectives, un travail d'humain qui vivifie. Travail utile certes, mais incidemment thérapeutique par l'implication des malades mentaux dans le déroulé des activités quotidiennes (les « clubs »), par leurs propositions et leurs engueulades, leurs amitiés et leurs amours à maintenir au frais. Nos slogans de LVA plongent leurs racines dans ce chaudron bouillonnant. L'hospitalité, le vivre avec, le faire avec, le faire face ensemble à l'imprévisibilité de la « machine » parlante sujette à tous les dysfonctionnements. Les pratiques se théorisent, on donne valeur de concepts aux mots quotidiens : l'ambiance, la polyvalence, l'auto-organisation, la défiance vis-à-vis des spécialistes, les malades qui peuvent à leur tour devenir soignants... Soigner les lieux, ne pas avoir peur de la discorde. Se demander, comme Jean Oury : « Qu'est-ce que je fous là ? » Une révolution

prend forme et se diffuse. La Borde, la Chesnaie et la longue queue de comète qui s'en est ensuivie.

La question se pose pendant l'atelier du Roucous : faut-il espérer une constellation comparable à celle qui a déclenché ces trouvailles (la pénurie, la guerre, la Résistance, le travail acharné sur les textes psychanalytiques ou marxistes) pour, non pas s'en ressouvenir, mais la répéter à nouveaux frais ? Le confinement n'est pas loin et l'on sait que les LVA y ont plutôt bien résisté. Des leçons à tirer pour que ce qui s'est passé insuffle le présent, crée les conditions d'une rédemption dans l'instant (Walter Benjamin). Transmission, tradition. Et Pierre de continuer à raconter ce qu'il a lui-même reçu des traditions, celle de la psychanalyse, celle des lectures, celle des rencontres, celle des années passées à la Chesnaie. Que vous inspire la phrase de Jeangirard ? Pour que la parole soit juste, « ailée » comme on le lit dans Homère, il faut être dans la relation, que cette parole soit désynchronisée, en capacité de vibrer à contre-temps avec l'autre. Elle s'installe dans des instants artisanaux, musicaux, interstitiels, dialectiques sans relève. Histoire de tonalité, de tempo, de silences. Risquer le silence. Ne pas oublier la dimension transférentielle. Le contre-temps,



SSQUE 11 Les brochures presen
la litérature de diffusion, et presen
que info-sque.NET. la presen
que ces impressions et des fiches
que ordonnons que le culture est totale
free litère et non-mannayable (soit on
ne mets pas. Si tu veux mettre presen
o, tu peux!)
a map (nisi, ça
ress servirions
de la bibliothèque
S!
! ☺
out est consultable
e place!)

autre nom du contre-transfert⁵. L'inconscient ignore le temps. Il se fiche des protocoles, métronomes de l'industrie. Le mot juste n'est pas forcément doux. Entendre dans « je ne supporte pas de te voir dans cet état » une parole dérogeant aux dites règles des bonnes pratiques, c'est mal comprendre la CNV (communication non violente). C'est en décollant de mon moi, de cet « affreux témoin qui nous accompagne partout » (Moreau de Tours, dans *Du haschisch et de l'aliénation mentale*), en cessant d'être un professionnel à tous crins que j'invite l'autre délirant, handicapé, à se surprendre lui-même. Et puis il y a les gestes, les corps qui portent la parole, le sourire à la réception du linge plié, et puis la parole collective, la parole donnée, et puis l'humour, et puis, et puis. Autant dire que ça s'improvise, mais que ça s'apprend. On apprend y compris de ses erreurs. Surtout de ses erreurs (« rater, rater encore, rater... mieux », Beckett).

Les LVA ont encore l'heur de se sentir à l'abri. De se penser à l'abri. Mais le langage lui-même est abîmé. La parole juste peut-elle être tweetée ? Que disent les recommandations de

bonnes pratiques de la parole juste ? Que dire d'un jargon où la folie devient un état de conscience modifiée ? Privé d'inconscient ? Dire qu'il faut le dire, qu'il n'y a pas de place pour la parole juste dans l'industrie du soin, nommer la part maudite de nos conditions d'artisans, dans un monde où la politique n'a que le mot de production à la bouche.

Comme nous l'a rappelé Pierre, la clinique de la Chesnaie est à vendre au mieux-disant industriel. Aux dernières nouvelles, elle a été vendue pour 10 millions d'euros à un pool d'établissements au nom digne d'un livre d'Orwell (« L'Élan retrouvé »), qui va la priver de son indépendance financière et administrative, et tirer un trait mortel sur le transfert des soignants à un Autre incarné, un médecin-directeur qui n'avait de comptes à rendre qu'à son « devoir d'hospitalité ».

Ce compte rendu a été recomposé par Pierre et Jean-Luc à partir des paroles dites, entendues et notées par Benoît.

5. Transfert : composante essentielle de la relation analytique qui désigne le déplacement d'affects anciens sur un objet actuel (le thérapeute, l'institution...) Le contre-transfert est un mouvement dans l'autre sens.

LA PLÉNIÈRE

EXTRAITS DES ÉCHANGES :

Jean-Luc, formateur en travail social et compagnon de route des LVA :

Nous avons finalement travaillé à un répertoire des bonnes pratiques en LVA. Et ce n'est pas si mal.

Que tirer, que garder de l'extraordinaire aventure de la psychothérapie institutionnelle ? L'importance du collectif et de sa permanente redéfinition en termes de statut, fonction et rôle. La liberté de circulation, les activités en club, la nécessité de soigner l'institution pour qu'elle soigne à son tour. Le tout, supervisé par Freud et Marx (atelier avec Pierre Eyguesier).

Que tirer de l'expérience parallèle de la pédagogie institutionnelle, avec un peu les mêmes ingrédients, amplifiés par l'analyse institutionnelle ? (atelier présenté par l'équipe des « parisiens »).

Que tirer des expériences singulières d'accueil en milieu rural et de l'importance de les penser en réseau ? (étude de l'association Relier).

La richesse de ces inspirations et héritages a été bien brassée dans les trois groupes et c'est effectivement sur ces bases que se sont construits les LVA.

Mais le compte n'y est plus ! Se redire régulièrement les bonnes pratiques et les bonnes influences nous fait oublier l'autre versant du monde, autrement plus efficace : l'industrie. On ne tiendra plus longtemps l'artisanat des lieux sans s'occuper de la machinerie technocratique. Bon an mal an, nos utopies artisanales sont contaminées. S'en occuper c'est comprendre ses processus, c'est s'en protéger, c'est imaginer les antidotes, c'est dénoncer son inhumanité. L'industrie est politique.

Romain, investi dans un lieu d'accueil alternatif :

Je suis d'accord avec ce diagnostic qui met en avant l'envahissement par l'industrie et ses supports : technocratie, technologie, scientisme, consommation, mondialisation... Mais c'est peut-être justement pour ne pas se soumettre à cette oppression que nous avons eu tendance pendant ces deux jours à parler d'autre chose, à échanger sur ce qui nous rassemble, à nous montrer indifférents aux bulldozers.



Julia, salariée d'un lieu d'accueil alternatif et coordinatrice du GERPLA :

Oui, la question est surtout celle de la lutte. Comment s'impliquer politiquement pour se défendre, pour accroître notre force d'opposition et de proposition ? Les projets de LVA sont très chronophages et énergivores, et leur situation rurale rend difficile la participation aux groupes de lutte et autres réunions. Il faudrait pourtant pouvoir mieux faire face au bulldozer administratif qui s'immisce insidieusement sous forme de « contrôles qualité » et autres coupe-rets des « financeur·euses ».

On est très peu médiatisé·es, certes. Sans doute parce que notre liberté conquise et notre situation encore un peu marginale n'incitent pas l'industrie médico-sociale à nous faire connaître. De plus, les LVA ne représentent qu'un faible pourcentage des jeunes placé·es de l'ASE : 6,25 % fin 2017, selon l'enquête de la DREES¹. Ce qui devrait quand même permettre de se faire entendre.

C'est pourquoi il faudrait mieux nous organiser dans le réseau LVA pour inverser le rapport de force, à l'instar des collectifs d'agriculteur·rices « Faut pas pucer » ou « Hors normes » lors des visites des

1. DREES : Direction de la recherche, des études, de l'évaluation et des statistiques.

services vétérinaires (ce qui correspondrait à l'inspection surprise du département chez les LVA).

Par exemple, quand le bulldozer prend la forme d'une convention départementale visant à uniformiser les pratiques de tous « ses » LVA, on assiste à une perte d'indépendance, de liberté d'action, de singularité, alors que c'est ce dont les accueilli-es ont besoin. Cette convention contraint non seulement les lieux existants à se soumettre à la norme, mais peut également être une menace pour toute nouvelle demande d'ouverture : l'autorisation n'est délivrée qu'à la condition de signer la convention. Alors il ne faut pas signer, mais se fédérer pour être sûr-e qu'on n'est pas le seul lieu à foncer dans le mur.

Guillaume, paysan-boulangier :

S'il y a un secteur qui « expérimente » depuis longtemps le paradigme industriel, c'est bien l'agriculture, dans le binôme géant de l'industrie agro-alimentaire. Avec ses effets de monopole (semenciers) et sa capacité à induire les comportements (dépendance aux intrants et aux machines), le métier ancestral et éminemment artisanal de paysan a été complètement anéanti.

On pourrait comparer les LVA à l'agriculture biologique. Petites structures, longtemps marginales

et assez autonomes, relativement propriétaires de l'outil de travail, proposant des démarches alternatives au mainstream de l'alimentation et du soin, reconnues légalement, labellisées depuis le début du siècle, etc.

En phase de normalisation accrue, le secteur de l'agro-alimentaire biologique (bien industrialisé lui-même) sert aujourd'hui de faire valoir à l'agriculture industrielle en général et permet de faire taire les voies qui critiquent l'hyper-contrôle, la traçabilité, la numérisation, la logique génétique, etc.

Le réseau de l'Atelier Paysan, dans son livre « Reprendre la terre aux machines » met en garde : « ne pas se laisser enfermer dans des niches inoffensives ». Qu'en est-il des LVA ?

Muriel, psychologue :

On peut certes ne pas être contre l'industrie et considérer ses inconvénients comme un mal nécessaire. Mais lorsque, sous prétexte de progrès, on calque ses processus et logiques de fonctionnement pour organiser et penser les métiers de l'entraide, du soin, du lien social, alors on ne peut plus s'en arranger.



Raphaël, animateur de l'association Relier :

D'où l'intérêt de cultiver les « réseaux dormants » en prenant appui sur ce qui se fait déjà : les relations et propositions des permanent-es, accueilli-es, stagiaires, voisin-es, proches... Autrement dit, l'importance de rester en veille, du moins attentif-ve et ouvert-e pour nouer et entretenir des relations avec d'autres acteur-rices sympathisant-es qui se soucient d'hospitalité, dans une sorte de « développement local informel », pour faire vivre une alternative à l'industrialisation rampante.

Sarou, membre d'un lieu d'accueil alternatif :

En résumé, comment concilier ses envies, ses besoins de lutter sur le terrain et les conséquences que cela peut entraîner pour le LVA dans lequel on est investi-e (réputation du LVA, fermeture, etc.) ? On entend aussi parler d'arrangements, d'équilibre entre ce que le monde du social exige en matière de contrôles, de justificatifs, d'administratif divers, etc. et la volonté de ne pas se laisser marcher dessus ou embarquer dans un fonctionnement qui ne nous convient pas. Montrer un peu patte blanche à certains moments pour pouvoir s'offrir plus de liberté d'action sur des choses qui nous semblent vraiment importantes à d'autres moments. Que de questions éthiques !

Finalement, le constat fait lors de cette édition des rencontres, c'est que le confort relatif qui a existé après la reconnaissance de 2002 ne va pas durer longtemps. La question aujourd'hui, pour les anciens comme pour les plus récemment installés, ainsi que pour les porteurs de projets, c'est

bien d'arriver à placer ces « bonnes pratiques », à les développer davantage, à les faire mieux connaître, à les revendiquer. Comment faire si le monde dans lequel on est inséré n'a que faire de ces belles inventions ? Pour le GERPLA du moins, on entend des envies de ne pas se contenter de ces seules rencontres annuelles...



LE « ⚙ OFF » CHRONIQUE D'UNE INVITE À LA DÉAMBUL'ACTION ⚙

Yves

Le collectif d'artisan·es en charge de l'organisation des Journées nationales d'échanges et de recherche du GERPLA 2022 a tenu à ce qu'existent des espaces et des temps situés aux interstices, entre ateliers et plénières, dans lesquels le nouage des rencontres, le tissage des liens et l'entrelacs des pensées puissent se poursuivre autrement. L'idée première était de proposer des endroits autorisant à ne pas s'inscrire stricto sensu dans le programme de formation, mais permettant néanmoins de participer de manière agissante aux dynamiques de l'évènement. Ainsi ce « off », tissé depuis l'entracte et fabriqué à grand renfort d'échanges fortuits et autres animations mises en partage, aura largement contribué au façonnement d'une ambiance propice au réfléchir-ensemble.

MAIS DE QUEL « ⚙ OFF » S'AGIT-IL ?

Saisi sans discernement, le « off » suppose quelque chose de second ordre, tout du moins en rapport à un « in » qu'il convient d'envisager avec plus d'attention. Il serait donc quelque chose d'atténué, d'empêché, voire de réduit au silence puisque « switched off¹ ». Pourtant, dans le monde du 7^e art, si cet anglicisme désigne ce qui est « hors champ » – dans le sens de « ce dont la source

n'apparaît pas à l'écran » – il n'en reste pas moins qu'il garantit implicitement l'entière compréhension de ce qui se trame sous nos yeux.

Or justement, qu'en a-t-il été de ces petits évènements qui, en divers endroits et en diverses occasions, se sont déroulés en marge des temps d'échanges planifiés pour servir la formation des participant·es ? Ces propositions d'agir et ces invitations à bavarder – qu'il suffisait de puiser dans l'intervalle – n'ont-elles pas

1. Switched off : éteint, déconnecté en anglais

constitué ce mortier nécessaire à ce que les différents moments fassent trame commune ? La marge n'a-t-elle pas encore eu là fonction de « faire tenir ensemble » ? [Je me permets cette autre référence au cinéma en guise de bref hommage à Jean-Luc Godard, réalisateur de talent disparu quelques petits mois après ces dernières Journées nationales...]



Quoi qu'il en soit, le caractère résolument pastoral et buissonnier de ces Rencontres – du fait, notamment, des réalités biotopiques du LVA Le Roucous et du choix de recourir aux produits locaux et paysans pour ravir les papilles des convives – écarte d'emblée l'idée même d'un « hors-champ », puisque les ateliers et festivités ont eu lieu en « plein champ », sur une parcelle ordinairement dédiée à la fenaison et au pâturage !

Enfin, à considérer l'autre définition qui lui est attribué, constatons qu'au-delà de ce qui « se produit en

marge d'un programme officiel », le « off » est aussi ce qui « présente un caractère généralement avant-gardiste ou marginal ». Tiens donc ! Ce qui se papote et se tricote dans les interstices aurait une dimension alternative, transformative, et serait peut-être même – disons-le carrément – teinté d'infra-politique, « cette grande variété de formes discrètes de résistance qui n'osent pas [encore] dire leur nom » selon l'anthropologue James C. Scott, initiateur du concept. Mais chut ! Ces graines de crapuleries, en germe, se doivent sans doute pour l'heure de rester en sous-bois... [laissez-moi vous raconter la suite... en « off » ... !]

LE « BAR À PARLOTTES » : SOYONS FOUS, PARLONS-EN !

Oui ! Parlons-en de ce « Bar à Parlottes », à l'origine pensé comme un espace d'information, de rencontre et de convivialité ; parlons-en du ronronnement des vieux percolateurs exhortant à la lenteur et à l'indulgence, donnant ainsi l'occasion de dissenter un brin avec qui se tient là, sur le temps comme il va, la hauteur d'un débat ou l'art des LVA ; parlons-en oui, de ces papoteries faites de mots valsés qui délient les langues et s'enroulent autour de tout ce qui veut bien

se raconter ; parlons-en aussi des ouvrages, revues, mémoires et autres brochures libres de diffusion suspendues en différents endroits, à la portée de qui veut bien s'en saisir pour s'émoustiller l'inspiration, affiner son regard sur la folie humaine ou trouver réplique au bouillonnement de ses convictions ; parlons-en de cette carte-de-France-baromètre faite sur papier, interactive à sa façon, indiquant aux curieux-ses de passage la nature des liens entre lieux et départements, selon une série de critères allant du « beurk ! pas d'ça chez moi ! » au « nous adoôrons les LVA ! » ; parlons-en, enfin, de ces moments de musique, chant, jeu et poésie, qui se sont improvisés là et ont fabriqué l'unisson ; et de la vaiselle que l'on plonge joyeusement dans la mousse, puis dans l'eau, afin qu'elle puisse marionnetter à nouveau entre des mains complices jusqu'à se retrouver coiffée de petits plats colorés et savoureux farandolesquement préparés par des toqué-es du terroir. Parlons-en, palabrons-en, parlottons-en ici...

DES ACTIVITÉS GÉNÉRATRICES DE RENCONTRE : CHRONIQUE

Non loin de là, sur un bout de toile cirée transparente tendue par ses quatre coins et tenue à la verticale,



des lignes se tracent et s'errangent, des formes adviennent, des chevêtres tourbillonnent. De cette manière artistique de comprendre l'autre en suivant en miroir et en simultané le sillon pictural proposé – ou en opérant des écarts qui, peut-être, orienteront autrement les trajectoires envisagées – surgit de la rencontre. [Aussitôt me vient cette pensée d'un type qui s'appelle Karl Marx : « une araignée fait des opérations qui ressemblent à celles du tisserand, et l'abeille confond par la structure de ses cellules l'habileté de plus d'un architecte. Mais ce qui distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans

sa tête avant de la construire dans la ruche. Le résultat auquel le travail aboutit préexiste idéalement dans l'imagination du travailleur». Voici comment des petits bouts de néo-vitrail viendront, pièce à pièce, enguirlander le site, aux côtés de morceaux de cartons presque innocemment suspendus, de ça, de là, parce que «je ne veux plus sentir ma bouche mourir de silence» et parce qu'«à partir d'aujourd'hui, nous décrétons que tout est possible».

Juste derrière, orteils et fessiers résolument plantés dans le gazon, la concentration est de mise : d'autres paroles, d'autres traces se fixent là sur le papier, avant d'être offert·es à l'intime circularité des échanges. C'est ainsi que, né de l'envie de quelques-un·es, un atelier d'écriture a lieu.

Un peu plus à l'écart, quelques enfants échappés de l'espace jeux aménagé à leur endroit s'agglutinent à l'ombre d'un châtaignier, autour d'un ami des LVA travesti pour l'heure en magicien. Tours de passe-passe et escamoteries en tout genre se succèdent sous leurs yeux tant ébahis qu'inquisiteurs, puis les supercheries se détricotent en petit comité et les rires finissent par retentir jusqu'aux alentours, se joignant à ceux qui à l'instant jailissent d'un groupe en mouvement

profitant d'une visite guidée du LVA Le Roucoux, construite sous le signe du burlesque.

À la lueur du soir, les rideaux de plastique s'entrouvrent, les lampions de couleur étincellent, les liens et les rires crépitent déjà et les festivités doucement s'embras(s)ent. Le parvis du «Beau Bar», zinc amarré en plein champ, devient alors ce lieu incontournable où se posent les coudes, où se scellent les amitiés prémicées tout au long de la journée, où vins bios, bières locales et autres softs artisanaux avivent les gosiers et (ré)chauffent les corps ... et où roulis et tangages sociétaux se décryptent et se débattent – [sus à l'industrialisation de nos métiers ! sus à l'uniformisation de nos pratiques !] – jusqu'à ce que dans les tréfonds de l'obscurité se déhoulent les dernières rancœurs... seules restent alors/ enveloppées d'étoiles/ des écumes d'utopies/ imbibées de partage...

Entre-temps un spectacle, qui interroge pertinemment notre rapport à l'altérité ordinaire – «Le Delirium du Papillon, de Typhus Bronx, immersion clownesque et grinçante dans les arcanes de la folie, à la rencontre d'émotions brutes» ; puis un concert, qui enfestive les convives – «Balafonik Sound System, proposition multi-instrumentiste usant de

tous les genres, du métal au gwana et du reggae au hiphop » ; puis une électro-fanfare du cru – « les Georges du Tarn » – qui, dès l'entrée sur scène, ne manque pas de torpiller en musique ce qui reste de crépuscule, pour que place soit sciemment faite aux joviales promesses de la nuit.

DES IMAGES QUI DISENT CE QU'ON Y VIT, DANS CE LVA, LÀ.

À l'ombre des châtaigniers – vieux témoins de tout ce qui se trace ici – se déploie une série de photographies. Elles racontent l'histoire du Roucous, le quotidien, les pratiques, la vie comme elle va et donne à voir quelques portraits de ces gamin-es accueillies, là, dont la profondeur des regards semble exprimer la recherche de ces liens, de ces liens qui libèrent, mais qui trop souvent se furtivent et leur échappent.

Un peu en retrait, dans un petit chalet de jardin peint en rouge, tapis et coussins ont été disposés au sol et invitent à fausser compagnie à l'agitation du dehors. C'est alors que le « off » fait à nouveau son cinéma : sur un drap de coton blanc tiré à quatre épingles, des petits moments du coutumier roucoussien s'offrent lentement au regard. Camérés sur le vif et mis bout à bout pour faire trame,

ils ne tardent pas à chavirer les sens. [Je ne décrirai pas plus avant ce que mes yeux humides ont capté, à l'orée de la forêt comme dans la pourpre cabane. Car si « nombreux et divers sont les trajets du preneur d'images » – à en croire un type qui s'appelle Fernand Deligny – nombreux et divers sont les saisissements que ces mêmes images sont susceptibles de provoquer.]



POUR FINIR : LES PERSPECTIVES DE LA BOITOLETRE

Au milieu d'un chemin il était une vieille boitoletre. Celle-ci invitait à laisser une trace dans le futur. « Que sera votre Roucous dans 20 ans ? »

EN CONCLUSION : ZADEP (ZONE ARTISANALE D'EXPRESSION POLITIQUE)

Jean-Luc

La métaphore « artisanat versus *industrie* » proposée comme thème des rencontres 2022 peut être prise au pied de la lettre. Il s'agissait bien de dire que les LVA fonctionnent plutôt sur un mode artisanal alors que la plupart des établissements du médico-social sont aujourd'hui largement industrialisés. Ce n'est pas vilain j'espère d'affirmer que ce que Bourdieu appelait « la main gauche de l'état » (éducation, culture, santé, protection sociale) a été massivement abandonnée aux logiques de la marchandisation capitaliste : management, gestion des flux, uniformisation, protocolisation des pratiques, tarification à l'acte, etc., avec la complicité des *industries*, notamment celles du numérique. Tant dans le secteur privé que public, les métiers de l'humain sont déshumanisés, comme le documente depuis 15 ans l'Appel des Appels.

Au Roucous, nous avons vu l'écueil possible de désigner des méchants alors qu'il existe aussi

dans les structures traditionnelles des équipes qui se démènent pour maintenir une pratique éthique. D'autant que ceux (nous) qui pourraient se glorifier du fier artisanat ne sont pas à l'abri de la contamination *industrielle*. Il y a des épiceries franchisées, des télé-médecins protocolisés, des électriciens consuelisés, des LVA managés...

Ainsi, je pense que dans nos trois ateliers nous nous en sommes tenu à documenter et défendre les traits de notre artisanat, en omettant de parler de ce qui peut fâcher : l'*industrie*. Penser l'*industrie* est dangereux pour la paix des ménages, des équipes, voire pour la paix civile. Penser l'*industrie* d'aujourd'hui et ses conséquences, c'est envisager de changer les critères de nos confort (voiture, téléphone, voyages, loisirs, santé...). Défendre l'artisanat singulier que les LVA ont inventé au siècle dernier ne se fera pas sans comprendre ce qui le menace. L'évitement ne rendra service ni à



nos partenaires qui travaillent sous le joug de l'*industrie*, ni à notre réflexion pour lui résister.

Le thème de nos rencontres se devait donc à mon goût d'être davantage déplié et enrichi pour ne pas se contenter de positiver. C'est le sens de ce texte « d'après-coup ».

INSTITUTIONS DÉSERTÉES

1789 : des citoyens se revendiquent instituants. Ils inscrivent leur conception du vivre ensemble dans

des textes. Ils instituent. Frédéric Lordon, inspiré par Spinoza, pose l'institution comme l'expression inévitable des affects communs de la multitude. Dès qu'on est plusieurs, il y a de l'institué qui se fabrique, formalisé ou pas. En l'occurrence, les affects communs d'un peuple hanté par la disette et d'une bourgeoisie soucieuse de mettre la main sur les outils de production (naissance de la révolution *industrielle*) ; tous deux souhaitant en finir avec l'accaparement aristocratique.

Plus de deux siècles plus tard, le 14 juillet et la Marseillaise sont toujours des institutions, bien que portées par d'autres affects. Les restes de l'artisanat du 18^e siècle sont au musée. Une oligarchie *industrielle* mondialisée a mis la main sur les outils de production. Les affects vraiment communs de la multitude sont ceux de la religion du progrès, de la consommation, de la sécurité. Les institutions économiques, financières et *industrielles* se sont installées durablement au prix de l'habitabilité de la planète. Il faudra donc attendre que les multitudes en finissent avec l'institution capitaliste, car on peut dire avec certitude que les solutions ne viendront pas d'elle.

Il n'est pas question de se complaire dans ce pessimisme radical. Mais il semble que les diagnostics courageux aient souvent permis de « tenir position », comme disait Deligny, et de « savoir ce qu'on fout là », comme disait Jean Oury. Tous deux savaient

en effet quoi penser de l'institution pour vouloir non pas s'en passer, mais en faire d'autres et surtout les faire vivre. Des tentatives. Car c'est peut-être là la limite, quand les instituteurs n'instituent plus, laissant leurs conventions, une fois écrites, seules à la barre. La convention des droits de l'Homme n'est pas vertueuse en elle-même, surtout pas des siècles plus tard, pas plus que les statuts d'une association loi 1901. Quelles sont les conditions d'une institution suffisamment bonne ? Il n'existe sans doute pas de recette. Peut-être des affects communs suffisamment stables. Communs et stables parce qu'on s'en occupe, parce qu'on les formalise, les conscientise, les analyse, les écrit, les réécrit, les discute, les recompose avec les héritages théoriques et pratiques. Stables parce qu'on connaît leur instabilité intrinsèque. C'est ce qui s'est fait dans les ateliers. Même si le thème n'a pas vraiment inspiré, les 3 ateliers ont brassé de l'institué :

✿ la psychothérapie, justement institutionnelle, qui a souvent inspiré les lieux sans qu'ils le sachent toujours et qui est aujourd'hui menacée, comme l'a évoqué Pierre Eyguesier. Peut-être pour ne pas s'être suffisamment renouvelée ;

✿ la pédagogie, institutionnelle encore, illustrée par l'atelier des « parisiens » et appuyée sur le courant de sociologie critique de l'analyse institutionnelle ;

☼ les nombreuses initiatives d'accueil liées à la ruralité dont l'étude de Relier a montré la richesse des différents modes et la nécessité de penser ces expériences en dynamique de réseau, de convergence.

Voilà quelques-unes de nos bases, mais revenons-en à l'*industrie*, qui les menace.

INSTITUTIONS-MACHINES

Amorcé vers la fin du 18^e siècle, le cycle des révolutions *industrielles*, en entrant dans sa quatrième phase, celle des datas, confirme ce que Ivan Illich appelait la contreproductivité. Contreproductive l'*industrie* ? Certainement pas pour la minorité de dirigeants et d'actionnaires qui entretiennent la machine moyennant la fabrique du consentement des consommateurs. Mais contre-productive pour l'humanité entière. Faut-il encore faire un dessin ? C'est que les institutions qui portent l'*industrie* mondiale (OMC, Bourses, Davos, États...) se sont largement vidées des citoyens instituteurs, remplacés par des citoyens consommateurs de produits et produits eux-mêmes. Combien de passionnés de mécanique à la tête des groupes automobiles, de médecins-directeurs à la tête des hôpitaux ? Plus généralement, combien de passionnés dans les emplois *industriels* ? Privée de la ferveur humaine, la machine s'autonomise, se génère elle-même, en tant que machine.

L'institution-machine cherchera à persister dans son être et oubliera vite ce pour quoi elle a été instituée, aidée qu'elle sera par des affects communs aux consommateurs et aux actionnaires. Il y a bien un mode de penser qu'on peut appeler *industriel* et qui a gangrené les activités humaines, bien au-delà de la seule fabrication d'objets. Les deux dernières années ont été suffisamment démonstratives concernant le secteur de la santé (COVID, ORPEA).

La rationalisation *industrielle* a besoin d'une grande division du travail et des groupes humains : ceux, en général, qui possèdent l'outil de travail et qui l'organisent, ceux et celles qui font des plans, qui fabriquent, qui passent les commandes, qui font la pub, qui coordonnent, qui contrôlent, celles, en général, qui balayent... Donc aussi, le besoin d'une gestion très verticale et « scientifique » du travail (taylorisme). La forme LVA, de par sa taille et ses idées, a maintenu la division du travail à un seuil assez bas.

Le partage des tâches fait partie de ses fondamentaux communautaires et domestiques, même si la répartition genrée garde la peau dure. Mais la contamination *industrielle* rend les choses moins évidentes. Par exemple, les tâches administratives demandent de plus en plus d'énergie et de compétences informatiques pas toujours partageables. Et que penser de l'apparition de directeurs, d'assistants permanents, de veilleurs de nuit ? Et que penser des sous-traitances en accueil de jour et des prestations-taxis, qui sont autant de modalités de la division du travail ? La méfiance vis-à-vis de la division du travail avait déjà été le réflexe des pionniers dans les années 1970 : les spécialistes et les experts manquent de polyvalence pour rencontrer la personne accueillie et la comprendre dans sa globalité.

Cependant, personne n'a jamais tout fait et c'est même là-dessus que se structurent les sociétés. Le partage des tâches oblige d'en discuter et tempère les verticalités du collectif. Ainsi que les egos. Les expériences de la psychothérapie institutionnelle avaient fait de la conscientisation des effets de la division du travail un cheval de bataille (la grille). Il est probable que les conditions sociétales aient changé, mais le questionnement reste à l'ordre du jour comme moyen de prendre

soin du collectif et donc de l'institution. Questionnement qui concerne aussi les structures juridiques (associations, sociétés, indépendants, propriétaires...) dans leurs rapports avec les salariés, les bénévoles et leurs statuts.

Un autre travers de l'*industrie* est la normalisation, la fabrication du même à la chaîne à l'échelle planétaire et partant, la désignation du non conforme qui sera mis au rebut, retourné à la fonderie. Là encore, quelle position tenir pour le LVA ? Dénoncer, refuser, participer à la refonte ? Nous n'avons peut-être pas à trancher sur la pertinence de fabriquer les mêmes automobiles par milliards. Mais quand le modèle a largement contaminé les métiers de l'humain et qu'il devient difficile de se sentir à l'abri dans la marge, la question revient : qu'est-ce que je fous là ? Il devient difficile, même dans une certaine marge, de faire du sur-mesure, du singulier : protocoles, traitements standardisés, mise en fiche, cases à cocher... On voit bien la difficulté croissante de faire vivre les principes, canal historique, entérinés par le législateur en 2002. Le premier de ces principes, celui qui limite la taille, connaît bien des tentatives de détournement. Un autre, qui n'impose pas de certification aux permanents, n'a pas empêché une certaine consanguinité médico-sociale.



Un autre, qui permet le mélange des publics, ou un autre encore, excluant les LVA du schéma départemental, ont du plomb dans l'aile.

Il y a toujours du « off » dans les événements organisés. Toujours des conversations de couloir et de salon, à l'Assemblée nationale, dans les labyrinthes de la garden-party, sur le balcon de la boum, au festival d'Avignon. Les LVA eux-mêmes ont été un « off » du secteur social et médico-social. Excroissances spon-tanées et anarchiques, au sens noble du terme, qui disent : « on reste près de vous, organisateurs du « in », mais laissez-nous faire autrement. » La

question qui se pose depuis 2002, c'est : que devient le rôle « poil à gratter » et créateur du « off » quand c'est le « in » (industrie) lui-même qui en décrète les statuts et l'organise ?

INSTITUTION UTOPIQUE

On aurait pu mettre capitalisme à la place d'*industrie*. C'est aujourd'hui grosso modo cul et chemise. Mais *industrie* parle mieux à tout le monde, c'est franc et massif, ça pollue et ça fume. Même s'il faut se méfier, les *industries* se disent agroalimentaires, cinématographiques, touristiques, hôtelières, de l'information, parfois propres et zéro défaut... *Industrie* c'est directement politique, ça pose la question des modes de vie, de la morale, de la croissance, de la survie. Dans les années 1970, c'était déjà le même questionnement, pour celles et ceux qui voulaient bien se questionner. Le film « l'an 01 » (1973) avait pour slogan « on arrête tout, on réfléchit et c'est pas triste ». Les pionniers des LVA l'ont fait. Depuis, l'*industrie* a conquis les corps et les esprits et a épuisé l'environnement.

Quoi d'autre donc que de reprendre les utopies ? Elles sont nombreuses aujourd'hui et il faudrait en penser les convergences, les réseaux. Les reprendre en s'entendant bien sur le mot : projection idéale,



imaginaire donc, et cependant rationnelle parce qu'elle ne se fait pas d'illusion sur sa réalisation. Le mot projet aurait dû avoir le même sens, mais il a été perverti par l'*industrie* qui « positive », qui ne supporte pas ce qui n'est pas réalisable. C'est qu'une utopie réalisée n'est plus une utopie, mais elle continue à être portée par un imaginaire utopique. C'est un peu ce que font les ZADEP (zones à définir en permanence).

Les urgences contemporaines ne permettront plus les constructions intuitives. Il nous faudra réaliser

un travail de pensée puissant pour convaincre, pour se convaincre, que l'*industrie* ne trouvera pas les antidotes de sa propre incurie. Un travail de pensée qui, notamment, cesse de boudier les héritages, débusque les malentendus, revisite, re-critique les utopistes de tout poil. En vrac : Deligny, Tosquelles, Oury, Illich, Ellul, Ardon, Sigala, Nuez, Fourré, Cartry, Souchay, Freud, Lacan, Lordon, Friot, Michéa et autres comités plus ou moins visibles.

S'ils ne figurent pas au top 50 de l'*industrie*, c'est peut-être un bon signe.

ANNEXE 1 :

EXTRAIT DU TEXTE

LE SYSTÈME FRANÇAIS

Thierry Bazzana a accueilli durant 11 ans des personnes autistes au sein du réseau de Fernand Deligny. Il a ensuite ouvert un Lieu de vie et d'accueil à Cros, commune cévenole, puis a travaillé dans un établissement pour adultes autistes et, en 2005, a créé le LVA Tentative à Saint-Hyppolite-du-Fort, dédié aux adultes porteurs d'un TSA¹ important. Sa retraite en poche depuis une petite année, il reste très investi au sein du lieu d'accueil Tentative, qui poursuit son action sous l'égide d'une nouvelle équipe, et s'investit au sein du GERPLA pour la défense, la promotion et le développement de la recherche sur et pour les LVA. Il en profite également pour se consacrer à l'écriture, qu'il affectionne de longue date. Ce texte est une version raccourcie d'un article dont la thématique croise à plusieurs reprises notre questionnement sur l'artisanat dans l'accueil social. La version longue connaîtra une publication ultérieurement.

LE SYSTÈME FRANÇAIS DE PRISE EN CHARGE DE L'AUTISME SÉVÈRE. QUEL AVENIR ? LE LIEU DE VIE ET D'ACCUEIL... UN AUTRE MODÈLE ?

Faut-il nécessairement, pour parler de l'avenir, évoquer le passé ? Je crois que, dans le cas de l'autisme et des modes de prise en charge promus dans notre pays, il convient de le faire. Non pas pour entrer en déploration mais plus justement

pour comprendre pourquoi dans un rapport publié en mars 2019 par l'ONU, section des droits de l'homme, notre pays et ses modes de soutien aux personnes handicapées sont si sévèrement critiqués et pourquoi circule aujourd'hui l'idée

1. TSA : trouble du spectre de l'autisme

que le modèle français de prise en charge a montré ses limites, sa faiblesse, voire son obsolescence au regard de l'exigence d'inclusion qui a émergé au cœur de la société. [...] C'est sur la base de mon expérience – l'accueil de personnes sévèrement atteintes d'autisme – que je souhaite développer, à ma manière, une des conclusions majeures de ce rapport.

Mais avant de le faire, il convient de noter combien ce rapport ne fut pas ou ne fut que très peu commenté par les services concernés de l'État et des départements, du moins publiquement. Les professionnels en charge de ce handicap, pour ce que j'en sais, n'ont pas été beaucoup plus loquaces. Cet étrange silence trouve certainement sa source dans le refus d'affronter une certaine réalité. Mais également, pour certains, dans la certitude que notre modèle est, quoi qu'on en dise, d'une grande qualité intrinsèquement, même si tous s'accordent à dire que pour en corriger les menues imperfections sera mis en place un nouveau système d'évaluation et de tarification, nous permettant d'entrer encore plus profondément dans une démarche de *qualité continue* plaçant enfin «la personne au centre du dispositif». Il m'arrive de penser qu'un certain usage du langage lui fait perdre de sa substance. Trouver le centre d'un dispositif quand celui-ci

se complexifie et gonfle sous les vents de l'inflation normative devient une gageure, surtout si l'on convient que ce dispositif préexiste à la venue de la personne qu'on souhaite, justement, mettre en son centre. Ceux qui attendent que l'ange Séraphin-PH, mode en gestation de tarification à l'acte et ses trois auréoles (besoins, prestations, financement) nous sortent de cette aporie, ont certainement de bonnes raisons de le croire. Mais on peut aussi en douter.

Et puis, la conclusion radicale de ce rapport, pour peu qu'on y adhère avec conviction, impliquerait une telle refonte du secteur médico-social que je vois mal qui pourrait, dans les sphères décisionnelles, se lever pour entonner, mais surtout mettre en actes, le chant de la mort rapide du vieux monde en glorifiant celui qui doit advenir. [...]

Revenons-en à ce que propose le rapport de l'ONU : nous devrions, selon l'une de ses conclusions :

- inscrire la désinstitutionalisation des personnes handicapées au rang des priorités, envisager sérieusement d'établir un moratoire sur les nouvelles admissions, fermer progressivement tous les établissements pour personnes handicapées et transformer les services actuellement offerts aux personnes handicapées en services

de proximité, ce qui suppose de mettre des logements adaptés à leur disposition, en suivant un plan assorti d'échéances.

Démarche d'inclusion totale, donc. Évidemment, c'est plus facile à dire qu'à faire, notamment en ce qui concerne l'autisme sévère puisque je vois mal comment les personnes habitant dans le lieu d'accueil Tentative, entre autres, pourraient vivre sans la présence constante d'un accompagnant et ce, de jour comme de nuit. Mais ce rapport pointe bien le manque d'inclusion et ce goût pour les établissements plus ou moins clos qui caractérisent notre mode de prise en charge actuel. [...]

Si la « gente autiste » a, à sa manière, ses *premiers de cordée*, elle se compose également de personnes qui n'ont même pas commencé à grimper, qui ne saisiront jamais la corde et qui restent trop souvent loin de notre vue, confinées, au fin fond des vallées. Mais, et c'est là un paradoxe ou une réalité inaudible pour certains, il est également possible que ces fonds de vallées deviennent, s'ils sont réfléchis, des lieux paisibles où, cheminant à leur rythme, d'un pas qu'on dira boiteux, les derniers de cordée de la gente autiste, trouvent la demeure qui leur convient. Pour peu qu'on bâtit cette demeure à leur mesure et qu'on accepte ce

qu'ils sont, qu'on suspende, selon les cas, toute volonté d'en faire, eux qui claudiquent avec bien-être plus souvent qu'on ne le pense, des marcheurs contraints dans un monde qui va de l'avant sans se préoccuper sincèrement des limites qu'il ne faut pas ou n'aurait pas fallu franchir. Qu'on estime avoir une dette à leur égard – et dette il y a véritablement – n'est pas suffisant. Payer celle-ci avec comme seule monnaie des billets (le plus souvent des piécettes) estampillés « inclusion », c'est prendre nos désirs et la noblesse déclarée de nos sentiments pour argent comptant. L'injonction morale étant si forte et le risque de me voir inclus dans la frange triste, intolérante et réactionnaire de notre commune humanité étant évident, je redis au lecteur sensible ou rigide et de peu de mémoire que l'inclusion est, également pour moi, une nécessité. Il faut simplement qu'elle ne soit pas la seule lumière éclairant nos pas et qu'elle n'exclue pas une réflexion sur de nouvelles formes d'accueil plus souples, plus aérées et plus respectueuses d'un mode d'être au monde – l'autisme sévère – dont, *in fine*, bien des gens parlent sans en connaître la réalité. Il est vrai que l'emploi d'un acronyme comme TSA ne facilite guère la réflexion car il crée, comme le mot d'autiste d'ailleurs, une confusion

inévitables en plaçant sans nuance, dans une même catégorie, des personnes ayant, certes, quelques ressemblances comportementales mais également des différences parfois abyssales. La notion de spectre qui semble indiquer qu'il existe un continuum n'arrange rien car elle induit, involontairement, chez celui qui en use, l'idée qu'il aurait une différence de quantité : *un peu d'autisme, beaucoup, passionnément, à la folie, pas du tout...* Il se peut, du moins j'ai tendance à le croire, que nous découvriions un jour que cette image d'un curseur se déplaçant sur une ligne droite, allant du profond au léger, soit fautive et trompeuse et qu'il nous faille penser en terme de qualité, de diversité et de dissimilarités plutôt qu'en celui, presque essentialisant, de quantité. Je sais le tableau clinique plus complexe que celui que je dénonce et qu'on peut adjoindre au diagnostic d'autisme des comorbidités importantes, la plus significative étant la déficience mentale. Néanmoins, éclater l'objet autiste en plusieurs morceaux distincts nous permettrait d'y voir plus clair et de ne pas céder à la part d'illusion que contiennent les généralités surtout quand celles-ci se transforment en politique publique. Il nous faut mieux comprendre pourquoi la scolarité en milieu ordinaire, l'accès à une citoyenneté consciente, l'accès

à des loisirs choisis, à une vie consentie dans la cité, au travail, etc. ne peuvent être les uniques propositions de vie faite aux personnes autistes.

L'autre bataille fut celle de la création de places, notamment pour les autistes adultes, et ce fut là le lent, laborieux et courageux combat mené par les associations de parents. Peu à peu, grâce à la succession des Plans autisme, grâce aux politiques départementales et nationales, les structures spécialisées se multiplient. Même si, aujourd'hui encore, il reste de trop nombreux adultes autistes sans solution d'accueil, les efforts furent et sont encore réels. La génération de parents qui a mené ce difficile combat n'a pu qu'être satisfaite et soulagée de voir enfin émerger des structures d'hébergement déclarées, adaptées par celles et ceux qui les ont conçues. Mais, encore une fois, on est en droit de s'interroger sur la genèse de ces structures spécialisées et sur les arguments qui ont conduit à leur conception. J'imagine, certainement trop facilement, les ministères et agences gouvernementales concernés, en concertation avec les associations de parents, se pencher sur la question avec humanité, sérieux, compétence, inclination

pour la norme, et conclure unanimement qu'il faut bâtir des Foyers d'accueil médicalisés.

Ceux que j'ai visité n'ont toutefois, à mes yeux, rien d'attirant. C'est pourtant ce type d'établissement qui semble être, encore aujourd'hui, la norme et le futur espace de vie des personnes autistes les plus gravement touchées. Ces lieux existent car d'autres institutions, au sens large du terme, les ont pensées et voulues – HAS², ARS³, psychiatrie, universités, État, départements... Celles qui hier ont promu, autorisé, favorisé ou laissé se diffuser un discours erroné sur les causes de l'autisme, je pense là à la psychanalyse, dictent encore aujourd'hui ce qui doit en être avec la bonne conscience du travail bien fait et la certitude d'être au plus juste, encore une fois et comme par le passé, de ce qu'il convient de dire et faire. Il est vrai qu'on n'attend pas d'une poule qu'elle ponde autre chose qu'un œuf qui la contient en germe.

Double combat donc – celui sur l'origine de l'autisme et celui concernant l'urgence qu'il y a eu à créer des places d'hébergement. Le combat et l'urgence ne permettent pas une réflexion poussée, ils obligent à

l'action, à la réaction. On transpose un modèle, on réplique, on administre, on mutualise, on analyse, on pense à la sécurité, aux coûts, aux normes incendies. Selon moi, ce sont les deux raisons, mais ce ne sont pas les seules, à cause desquelles il n'a jamais été possible de penser calmement et en profondeur, jusqu'à récemment du moins, l'inscription possible dans la cité, le village ou la campagne des personnes handicapées, notamment des personnes autistes les moins autonomes.

C'est ce défaut de réflexion lié à l'amour inconditionnel pour l'institution, à la venue dans le monde du médico-social d'une très forte division et hiérarchisation du travail, à la mise en avant de la sécurité au détriment des espaces de libertés, aux principes d'économie d'échelle et de mutualisation qui nous ont conduit à créer le Foyer d'accueil médicalisé, prototype moderne et humanisé de l'ancien asile, lieu finalement étrange où se mêlent le plus souvent l'architecture et la propreté de l'hôpital au caractère anonyme des hôtels bien tenus. Qui vit dans une maison dont les portes sont munies de serrures à code et les repas apportés de l'extérieur ? Ce cadre neutre et indifférent est

2. HAS : Haute Autorité de santé

3. ARS : Agence régionale de santé

heureusement sauvé par l'humanité d'un personnel engagé et bienveillant mais parfois désabusé. Tous les foyers médicalisés ne sont pas ainsi, il en existe de plus conformes à l'idée que l'on se fait d'une simple maison, mais tels étaient les 4 derniers que j'ai visités et je sais qu'il en existe bien d'autres, bâtis sur le même et rassurant modèle. Là pourra se déployer l'organigramme médico-social classique allant de celle ou celui qui dirige à celle ou celui qui nettoie.... Étrange chose, pour moi du moins, que cette division du travail d'accueil qui pour beaucoup semble découler d'un ordre naturel, ordinaire et inévitable, et qui autorise le fait que plus vous êtes éloigné des tâches et du travail de soutien direct à la personne, plus votre salaire est élevé. Je sais que je dis là quelque chose d'inaudible et de trop politique mais cette question ne cesse de m'interpeller et le fait qu'on ait parlé récemment de revaloriser les métiers de l'humain a renforcé cette troublante interrogation.

Ceci écrit, on pourrait croire que je considère l'institution au sens large comme l'ennemi à combattre. Il n'en est rien, je la sais nécessaire et indispensable pour faire barrage à des formes d'anomie et de dérive qui pourraient problématiser, si elles l'emportaient sur l'ordre commun, nos visées déontologiques

concernant le juste accueil du handicap. Il ne s'agit donc pas de renverser la table mais plus simplement de savoir qui y a sa place et au nom de quelle expertise.

Dans un lieu de vie comme le nôtre, l'ensemble des tâches fait l'objet d'un partage et chaque membre de l'équipe peut, par exemple, se saisir d'une partie du travail administratif qu'implique la gestion du lieu. Le niveau d'autonomie et de responsabilité de chacun est important. Les problèmes et les difficultés que nous rencontrons sont vécus de manière égale par tous. Certes, une forme de hiérarchie existe, mais ce partage des difficultés rencontrées ne fait pas l'objet d'une restitution verbale ou écrite d'un subordonné à son supérieur. Elles sont vécues par chacun et ce commun éprouvé par tous crée et renforce la cohésion d'équipe et la recherche commune de solutions.

Il y a donc les murs semi-ouverts de l'établissement médicalisé et son fonctionnement. La vie simple et l'inclusion peuvent-elles se déployer dans de tels lieux ? Car si la nouvelle mais encore trop implicite commande sociale nous demande aujourd'hui de renaturaliser la présence de la personne porteuse d'un handicap, de lui faire une place au milieu des autres, que faire de ces espaces de relégation partielle ?

Comment accueillir, soutenir et aider des adultes porteurs d'un TSA important tout en favorisant leur inclusion, même partiellement ?

Nous devrions développer des structures de taille modeste, inscrites dans le tissu social ; des maisons ordinaires pour des personnes qui ne le sont certes pas, mais qui trouveraient sûrement dans un mode d'accueil plus ouvert, plus proche d'une vie ordinaire, des espaces d'action, d'initiative et de socialisation plus pertinents. Des maisons ordinaires dirigées par des petites équipes autonomes, maîtresses de leur projet d'accueil, développant des activités en lien avec le territoire, gérant leur budget, ayant aplani la hiérarchie, combattant la division des tâches pour mieux lutter contre l'épuisement professionnel et donner plus de sens aux implications individuelles. Concernant l'autisme et plus généralement le handicap, il convient de le faire avec l'aide bienveillante et constructive d'une association gestionnaire constituée en partie par les familles des personnes habitant la structure et d'autres venant d'horizon divers.

Ce statut existe depuis la loi du 2 janvier 2002 rénovant l'Action sociale : lieu de vie et d'accueil.

Les lieux de vie et d'accueil sont ouverts à l'ensemble des personnes, enfants ou adultes, en besoin d'aide et de soutien et ce, quelle que soit la problématique qui touche ces personnes : handicap, protection de l'enfance, mineurs étrangers isolés, etc. Mais ils sont souvent peu, voire mal considérés et fréquemment maltraités par les autorités dont ils dépendent car leur forme artisanale choque les tenants d'une configuration industrielle du travail social et d'une gestion pyramidale et contrôlable des équipes de terrain.

En conclusion, je dirais qu'il nous faut réparer une double faute.

Faute morale qui consiste à tenir éloignées, loin de la cité et du monde ordinaire, les personnes handicapées sans autonomie, et faute politique ou sociale qui nous empêche de voir combien vivre avec cet autre étrange nous ouvre la porte d'un nouveau savoir sur nous-même, sur l'humain et sur notre capacité à faire corps commun.

Cette réparation a certes commencé et ses effets sont déjà mesurables, mais l'ancien monde s'arque-boute toujours, solide sur ses vieilles fondations, escorté dans sa résistance par une inflation normative qui plonge ses racines dans un sol

qui n'est guère nourri par le sens commun, ni même par la *common decency*⁴ orwellienne. Il est épuisant, pour celles et ceux qui proposent des solutions alternatives, de sans cesse se heurter à l'inertie et à l'épaisseur des vieux murs vigi-
lamment protégés par une garde toujours humaine mais tatillonne et obéissante qui considère que la sécurité est plus importante que la liberté, la mutualisation et l'uniformisation plus prometteuses que la diversité, le conformisme mou plus efficace que l'initiative singulière,

et qui mesure la qualité des modes d'accueil qu'elle instaure à l'aide de critères plus ou moins objectivables et quantifiables, comme si nous pouvions enfermer la vie bonne dans une grille dont il suffirait de simplement cocher les cases. Cases cochées ou vides qui seront ensuite examinées avec satisfaction ou contrariété, comme si la carte informative qu'elles constituaient était la réelle et fidèle reproduction du territoire.

Car, la vie bonne, ce qui est bon pour nous, qui en décide ?

4. Common decency : décence ordinaire en anglais

ANNEXE 2 :

BIBLIOGRAPHIE

Pendant les Journées des Rencontres au Roucous, nous avons entendu qu'il n'existait aucun écrit sur les LVA et cette affirmation nous a paru dangereuse. Une chose sur laquelle on n'écrit pas n'existe pas. Pas d'un point de vue sérieux tout au moins. Pour démentir cette affirmation, il nous a semblé important de présenter en annexe de ces actes une bibliographie.

Elle parle des lieux de vie et d'accueil avec des ouvrages écrits par et/ou pour les personnes qui les peuplent. Elle parle aussi des sources théoriques qui les animent bien que se trouvant parfois loin de leur réalité. Elle parle de social, d'éducation, de soin en général. Elle digresse aussi vers l'industrialisation du vivant, puisque c'était la thématique qui nous animait lors de ces rencontres.

Elle est, bien sûr, subjective (réalisée en compilant les références de plusieurs personnes investies de différentes manières dans le GERPLA) et évidemment non exhaustive. En plus de mélanger les thématiques, elle compile livres, périodiques, émissions de radio et films grand public. Elle a aussi quelques références vieilles, dont les sujets ont sûrement été réactualisés depuis, mais qui ont fait et font encore référence pour les personnes qui les ont citées.

Nous considérons cette bibliographie comme un document de travail, une base à amender le plus régulièrement possible et de la manière la plus participative possible. Ainsi, n'hésitez pas à nous partager vos propres lectures et objets visuels ou sonores par mail : secretariat@gerpla.fr.

▼ RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

Sur et/ou par les LVA ou les lieux de vie et les lieux d'accueil

- La Nef des Oufs. Un « lieu de vie » comme une famille non-famille : la Bergeronnette (Saône-et-Loire).* É. Jacquot, E. Bernard, J. Le Breüs, S. Carrat et G. Seux. Éditions Cet atelier, là. 2022
- Les lieux de vie et d'accueil. Des configurations sociales singulières.* N. Brunier. Éditions L'Harmattan. 2021
- Éducateur au quotidien dans un lieu de vie et d'accueil.* P. Tesson. Éditions Érès. 2020
- Comme un père.* X. Vannier. Éditions Le livre et la plume. 2020
- Les Lieux de vie et d'accueil (LVA). Interroger les marges de l'accueil en protection de l'enfance.* APEX (Association de Promotion des Expérimentations sociales), C. Jung, coordinatrice. Rapport 186p. 2020
- Lieux de vie et d'accueil. Réhabiliter l'utopie.* J-L. Minart. Éditions Érès. 2013
- Des lieux où vivre.* F. Chobeaux et J. Ladsou.
Revue VST, n°103. Éditions Érès. 2009
- Les lieux d'accueil, espace social et éthique psychanalytique.*
M. Fourré. Éditions Z'Éditions. 1996
- Choisir la marginalité. Les lieux de vie, miroir du travail social.*
V. Chouquet-Guienne. Thèse psychologie, Lille 3, ANRT. 1989
- Vivre avec – Le Coral.* C. Sigala. Éditions A.I.E. 1987
- Multiplicités. Ou des lieux de vie par milliers.* C. Sigala. Éditions Vrac. 1983
- Hé ...! Mouvances "Des histoires... des lieux de vie".* Du Collectif Réseau Alternative. Éditions Atelier Jadis - Aujourd'hui. 1982
- Visiblement, je vous aime.* C. Sigala. Éditions du coral. 1980
- La Peste gagne le grand psy.* Du Collectif Réseau Alternative. Éditions Atelier Jadis - Aujourd'hui. 1978

Un lieu pour vivre : les enfants de Bonneuil, leurs parents et l'équipe des "soignants". M. Mannoni avec des contributions de R. Lefort, R. Gentis et de toute l'équipe de Bonneuil. Éditions du Seuil, 1976

Caché dans la maison des fous. D. Daenninckx. Éditions Bruno Doucey. 2015 (sur l'hôpital de Saint-Alban)

Les Actes du GERPLA

(à commander au secrétariat du GERPLA ou à télécharger sur le site internet)

2012 au LVA Le Roucous. Que sont les lieux devenus ? Que vont les lieux devenir ?

2013 au LVA Domamour. Face à face et droits dans les lieux.

2014 au LVA Pollen. Les lieux, acteurs du social autrement.

2015 au Moulin de Piot (organisé par le LVA Don Quichotte). LVA, ton réseau devient mien.

2016 à La Guardiole (organisé par le LVA Tentative). Espace de liberté, prise de risque. Les LVA face aux contraintes actuelles.

2019 au LVA Graines de Vies. La super-vision : de la connaissance de soi à la reconnaissance de l'autre.

2021 au LVA Regain. La transmission dans tous ses états.

Deligny. Œuvres choisies.

Deligny Fernand, Œuvres. É. Plaisance. Éditions L'Arachnéen. 2007

Cartes et lignes d'errances. Traces du réseau Deligny. F. Deligny et S. Alvarez de Toledo. Éditions l'Arachnéen. 2013

L'arachnéen et autres textes. F. Deligny. Éditions l'Arachnéen. 2008

Les vagabonds efficaces et autres textes. F. Deligny. Éditions Dunod. 1947

Graine de crapule : conseils aux éducateurs qui voudraient la cultiver. F. Deligny. Éditions Victor Michon. 1945

Protection de l'enfance / Travail social

Éthique et accompagnement en travail social. D. Depenne. Éditions ESF. 2019

Distance et proximité en travail social. Les enjeux de la relation d'accompagnement. D. Depenne. Éditions ESF. 2017

Dans l'enfer des foyers. L. Louffok. Éditions Flammarion. 2014

L'échec de la protection de l'enfance. M. Berger. Éditions Dunod. 2014

L'alphabet du social. J. Ladsous. Éditions Erès. 2012

En mal d'un chez soi : à l'écoute de la parole des jeunes de l'ASE.
N. Abillama-Masson et J-S. Morvan. Éditions Erès. 2012

Parents à louer pour enfants fous. Récits des « familles-thérapeutiques ». J-M. FERREY. Éditions L'harmattan. 2010

Le travail social est un acte de résistance. J. Rouzel. Éditions Dunod. 2009

De l'éducation populaire à l'éducation spécialisée.
J. Ladsous. Vie Sociale, n°4. 2009

La prévention spécialisée en France : forme originale d'action socio-éducative. J. Ladsous (ouvrage collectif). éd. CTNERHI. 1992

Pédagogues et Pédagogies. J. Ladsous et J. Korczak. PUF. 1995

Le travail social aujourd'hui. Petite histoire de l'action sociale. J. Ladsous. Editions Érès. 2004

Éducation

Le système des drapeaux Sensoa. Accompagner les enfants et les jeunes dans leur développement sexuel et réagir aux situations problématiques. E. Frans. Éditions Garant Uitgevers. 2020

Adolescentes et mères. Leurs enfants, leurs amours, leurs hommes. P. Kammerer. Éditions Érès. 2017

Les lois naturelles de l'enfant. La révolution de l'éducation à l'école et pour les parents. C. Alvarez. Éditions Les Arènes. 2016

- Les étapes majeurs de l'enfance.* F. Dolto. Éditions Gallimard. 1998
- Les grossesses à l'adolescence. Normes sociales, réalités vécues.* C. Le Van. Éditions L'Harmattan. 1998
- C'est comme ça, ne discute pas !* J. Salomé. Éditions Albin Michel. 1996
- Libres enfants de Summerhill.* A.S. Neill (éd. originale Hart Publishing, New York, 1960). Traduction parue en 1971 aux éditions François Maspero, puis rééditée aux éditions de La Découverte/Poche en 2004

Psychiatrie/Psychologie/Anti-psychiatrie/ Psychothérapie institutionnelle

- Oury, donc. Questions de psychiatrie.* P. Delion.
Éditions Érès, « Questions de psychiatrie ». 2022
- Le travail d'équipe en institution. Clinique de l'institution médico-
sociale et psychiatrique.* P. Fustier. Éditions Dunod. 2021
- La crainte de l'effondrement.* D.W. Winnicott. n.d. Éditions Gallimard. 2000
- Manifeste pour une psychiatrie artisanale.* E. Venet. Éditions Verdier. 2020
- Barge. 3 bouffées délirantes, 10 ans de vie, 30 carnets.* HK. Fanzine. 2020
- Qu'est-ce que la psychothérapie institutionnelle ? Conversation
avec Yasuo Miwaki.* P. Delion. Éditions d'une. 2018
- Les parents symboliques.* J. Cartry. Éditions Dunod. 2012
- Souvenirs de la maison des fous.* P. Éluard.
Éditions Seghers. 2011 (Éluard à Saint-Alban)
- La part du rêve dans les institutions.* C. Allione. Éditions Encre Marine. 2005
- Qu'est-ce que je fous là ?* M. Ledoux. Éditions Le Pli. 2005
- Victor ou l'accompagnement d'un enfant différent.*
D. Paulhac. Éditions Champ Social. 2004
- Capitalisme et schizophrénie. L'anti-Œdipe.* G. Deleuze
et F. Guattari. Editions de Minuit. 1997

Un lieu où renaître. B. Bettelheim. Éditions Robert Laffont. 1975

Le psychiatre, son fou et la psychanalyse.

M. Mannoni. Éditions du Seuil. 1970

Le travail thérapeutique en psychiatrie. F. Tosquelles.

Éditions Érès. 1967 (1^e éd., réédition 2009)

Vers une pédagogie institutionnelle, A. Vasquez et

O. Fernand. Revue française de pédagogie. 1967

(Social et) industrialisation

Le travail social et la nouvelle gestion publique.

C. Bellot, M. Bresson et C. Jetté. PUQ. 2013

Trop de gestion tue le social. Essai sur une discrète chalandisation.

M. Chauvière. Éditions La Découverte. 2010 (1^e éd. 2007)

Qui gouverne le social ? M. Chauvière. Éditions Dalloz. 2008

Le Travail social dans l'action publique. Sociologie d'une qualification controversée. M. Chauvière. Éditions Dunod. 2004

Bizarres ou mal traités ? Les jeunes en difficulté : absence ou

inadéquation des réponses. J. Ladsous. Éditions CTNERHI. 1992

Némésis médicale, l'expropriation de la santé.

Y. Illich. Éditions Points, coll. Essais. 2021

Merci de changer de métier : lettres aux humains qui robotisent le monde. C. Izoard. Éditions La dernière lettre. 2020

La Liberté dans le coma. Essai sur l'identification électronique et les motifs de s'y opposer. Groupe Marcuse. Éditions La Lenteur. 2019

Le totalitarisme industriel. B. Charbonneau. Éditions L'Échappée. 2019

Vivre sans ? Institutions, police, travail, argent...

F. Lordon. Éditions La Fabrique. 2019

Le Mythe de la machine. Technique et développement humain.

L. Mumford. Éditions de l'Encyclopédie des nuisances. 2019

L'obsolescence de l'homme. Tome 2. Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle.

G. Anders, Éditions Fario, coll. Ivrea. 2011

La Folie Évaluation : le malaise social contemporain mis à nu. R. Gory, avec A. Abelhauser & M.-J. Sauret. Éditions Mille et Une Nuits. 2011

La France contre les robots. G. Bernanos, Préface de P.-L. Basse ; notes et postface de A. Béguin. Éditions Le Castor Astral, 2009. Rééditions : 2015 et 2017

La dialectique de la Raison : fragments philosophiques. M. Horkheimer et T. W. Adorno. Éditions Gallimard, « Bibliothèque des idées ». 1992

La Technique : l'Enjeu du siècle. J. Ellul. Éditions Armand Colin, « Sciences politiques ». 1954

▼ RÉFÉRENCES FILMOGRAPHIQUES (CLASSÉES PAR THÈME ET CHRONOLOGIE) :

Sur et/ou par les LVA

Une maison. J. Auffray, documentaire (1 h 22 mn), 2021. Film sur le LVA Tentative (Gard).

Visiblement, je vous aime. J.-M. Carré, J. Berroyer et C. Sigala, comédie dramatique (1 h 40 mn), 1996

Regards sur le passé

Les heures heureuses. M. Deyres, documentaire (1 h 17 mn), 2022. Réalisé à partir d'images d'archives de Saint-Alban.

Monsieur Deligny, vagabond efficace. R. Copans, documentaire (1 h 35 mn), 2020

L'hécatombe des fous. E. Rouard, documentaire (75 mn), 2017

Les enfants de Summerhill. B. Kleindienst, documentaire (60 mn), 1997

La moindre des choses. N. Philibert, documentaire
(1 h 45 mn), 1995. Sur La Borde.

Une politique de la folie. D. Sivadon, J.-C. Polack et F. Pain,
documentaire (54 mn), 1989. Cinquante ans d'histoire de la folie
à travers la biographie et l'œuvre de François Tosquelles

Ce gamin, là. R. Victor, documentaire (1 h 35 mn), 1975

Le moindre geste. F. Deligny, J. Manenti et J.-P. Daniel,
documentaire (1 h 45 mn), 1971

Protection de l'enfance

L'enfant de personne. A. Isker, biopic adapté du livre Dans
l'enfer des foyers (1 h 30 mn) France 2, 2021

Hors Normes. E. Toledano et O. Nakache, fiction (1 h 55 mn), 2019

Pupille. J. Hery, fiction (1 h 50 mn), 2018

La tête haute. E. Bercot, fiction (2 h 00 mn), 2015

▼ RADIO, SUPPORT AUDIO :

France Culture, 2019. Deux épisodes de 28 mn chacun sur
Saint-Alban, lieu d'hospitalité : *Un asile à l'abri de la
folie du monde et Une révolution psychiatrique.*

Caroline Goldman (*Annoncer le pire aux enfants ; L'importance
du père ; Les dangers d'internet et l'entrée en 6^e.*)

▼ AUTRES :

l'Appel des appels, rédigé par un collectif national de personnes actives dans le monde du social réunies pour résister à la destruction de ce dernier : <http://www.appeldesappels.org>

les travaux du collectif Écran Total autour de la résistance à la gestion et à l'informatisation du travail. Pour leur écrire : le Batz 81140 Saint-Michel-de-Vax ou à ecrantotal@riseup.net

ANNEXE 3 : PROCHAINES JOURNÉES D'ÉCHANGE ET DE RECHERCHE DES LVA

Solidarité dites-vous ? Enfance en danger, handicap, mineurs étrangers, etc. Qu'en est-il aujourd'hui des modes actifs de soutien à l'autre, d'une éthique commune de l'entraide et des gestes concrets qu'elle implique ? Les Journées GERPLA ne répondront pas totalement à ces deux questions mais

nous nous interrogerons sur l'état de l'action sociale et médico-sociale à partir de ce qui existe ou prend forme pour tenter de comprendre le devenir de la solidarité et les configurations qu'elle pourrait prendre dans l'envahissant paysage néolibéral qui régente et organise les vies.

LES JERLVA 2023 AURONT LIEU :

du jeudi 21 septembre au samedi 23 septembre à midi
au CROP Paul Bouvier, à Saint-Hippolyte-du-Fort dans le Gard (30)

Jeudi 21 septembre : journée dédiée aux porteur-euses de projets

Vendredi 22 septembre : journée dédiée au thème annuel

Samedi 23 au matin : Comité de Coordination ouvert à toutes

Programme définitif en cours d'élaboration.

► Informations et inscriptions : secretariat@gerpla.fr



Les positions prises à l'époque pionnière des LVA sont devenues inconfortables, elles demandent de plus en plus de compromis, de compromissions. Les moissonneuse-batteuses sont dans la clairière, dans la châtaigneraie, dans la chênaie. Intuitivement les LVA se vivent comme dispositif artisanal. Mais l'échoppe du cordonnier est maintenant dans la galerie commerciale. Il s'agit de tenir encore position, de re-tenir position, puisque tenir position était déjà la posture de Deligny en 1968, à l'aube de la troisième révolution industrielle.